

Quand l'imaginaire produit du social

Par Bernard Girard et Corinne Gendron

Les cahiers de la CRSDD – Collection thématique
La science fiction : un regard sur l'organisation des sociétés post-
écologiques

No 03-2010

Bernard Girard est chercheur affilié à la Chaire de responsabilité sociale et de développement durable. Il est aussi consultant en management, chroniqueur radio, journaliste, conférencier, auteur de plusieurs livres sur le management et ses théories, la littérature et l'économie ainsi qu'observateur des nouvelles technologies depuis plus de vingt ans.

Corinne Gendron est professeure titulaire au Département Stratégie, responsabilité sociale et environnementale et titulaire de la Chaire de responsabilité sociale et de développement durable à l'École des sciences de la gestion de l'UQAM.

Les cahiers de la CRSDD
Collection de recherche – No 03-2010

Quand l'imaginaire produit du social
Par Corinne Gendron et Bernard Girard

ISBN 978-2-923324-04-3
Dépôt Légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2010



École des sciences de la gestion
Université du Québec à Montréal
Case postale 888, Succursale Centre-ville
Montréal (Québec) H3C 3P8
www.crsdd.uqam.ca

AVANT-PROPOS

Les deux textes réunis dans ce cahier de recherche s'inscrivent dans le cadre du projet de recherche consacré à l'analyse des scénarios d'organisation sociopolitique et économique des sociétés post-écologiques à partir des propositions issues de la science-fiction avec pour objectif de sortir les études sur le développement durable du champ de la réforme du système existant pour les orienter vers une réflexion sur des systèmes alternatifs.

L'histoire de la pensée nous montre que cette recherche de systèmes alternatifs a souvent été initiée par des oeuvres de caractère utopique. Cela a été le cas avec le socialisme qui avant de devenir "scientifique" au sens que les marxistes ont donné à ce mot a été utopique. À défaut d'utopie contemporaine, ce projet recherche des propositions alternatives dans le genre littéraire qui s'est le plus systématiquement interrogé sur la renaissance d'une société après les catastrophes écologiques, nucléaires : la science-fiction.

Encore fallait-il donner à ce projet un fondement philosophique. C'est l'objet de ces deux textes qui examinent comment on peut passer de mondes de la fiction, et d'une fiction qui s'appuie fortement sur l'imaginaire, à des mondes possibles? Ils le font en s'appuyant sur la théorie des mondes possibles, théorie dont le premier texte trace la généalogie en montrant comment elle a préoccupé les philosophes depuis l'antiquité et comment elle nourrit aujourd'hui encore la théorie littéraire.

La thèse centrale de ces deux textes construits en miroir puisque celui de Corinne Gendron répond à celui de Bernard Girard est que l'imagination, telle qu'elle s'exprime dans la littérature d'évasion, n'est pas indépendante de la réflexion politique ou économique. Ou plutôt que le social, la société sont imaginés, rêvés avant d'être produits et que cette imagination, ce rêve d'une société à venir peut s'exprimer dans les supports les plus différents, la littérature, le cinéma... Les hommes imaginent leur

monde futur en même temps qu'ils le construisent. C'est l'une des fonctions les plus méconnues, mais aussi les plus importantes des productions culturelles, qu'elles soient populaires ou savantes.

Ce parti pris a amené les deux auteurs à s'interroger sur la manière dont les fictions agissent sur nos pensées, nos affects, nos comportements et donc sur la société que nous produisons. Et l'on découvre à leur lecture que bien loin de n'être qu'un reflet de la société et de ses rapports de domination comme le voulait la théorie marxiste, la littérature, le théâtre, le cinéma sont des vecteurs qui produisent du social, et qui contribuent à leur manière à la transformation de la société.

Préambule au projet de recherche dans lequel ils s'inscrivent, ces deux textes explorent notamment comment un genre littéraire et cinématographique populaire permet de penser l'après-crise et d'imaginer des scénarios du vivre ensemble dans des sociétés profondément transformées.

B.G.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	I
I. L'IMAGINAIRE, PRODUCTEUR DE SOCIAL	1
1. LA THÉORIE LITTÉRAIRE ET LES MONDES POSSIBLES	2
2. GÉNÉALOGIE DE LA THÉORIE DES MONDES POSSIBLES	5
3. UN DÉTOUR PAR L'ONTOLOGIE	7
4. LA FICTION ET LA MISE À DISTANCE	11
5. EN FINIR AVEC LA THÉORIE DU REFLET	13
6. QUAND L'IMAGINAIRE PRODUIT DU SOCIAL	15
7. ET LA SCIENCE-FICTION?	18
II. QUEL RÔLE POUR LA SCIENCE-FICTION DANS UN PROCESSUS DE PRODUCTION DE LA SOCIÉTÉ?	22
1. L'OBJET IMAGINAIRE ET L'INTÉRÊT DE LA FICTION	22
2. LA FICTION : À LA FOIS OBJET ET FORME DE CONNAISSANCE	28
3. À PROPOS DE L'IMAGINAIRE COMME ÉLÉMENT DE PRODUCTION DU SOCIAL	33
CONCLUSION	37
BIBLIOGRAPHIE	38
ANNEXES	21

I. L'imaginaire, producteur de social

Par Bernard Girard

"L'art n'est pas une étude de la réalité empirique, c'est une recherche de la vérité idéale."

Georges Sand

L'imaginaire contribue à la production du social! Affirmation brutale, qui surprend et cependant... On avance régulièrement que la violence à la télévision, la pornographie sur internet modifient nos comportements. Si tel est bien le cas, pourquoi s'en tenir à ces deux phénomènes? Si ces fictions peuvent façonner notre vision du monde et des rapports sociaux, pourquoi ne pas rechercher ce même effet avec d'autres genres littéraires, l'utopie, le roman réaliste, le roman policier, la science-fiction?

S'engager dans cette aventure suppose d'examiner comment les fictions agissent sur nos pensées, nos affects, nos comportements. Non pas en prenant le chemin facile de l'imitation (je vois à la télévision des gens en tuer d'autres, je fais de même) mais en essayant de comprendre comment les mondes imaginaires de la fiction peuvent nous transformer, nous et nos relations avec les autres, pour le meilleur ou le pire.

Cette enquête nous amènera à nous interroger successivement sur les mondes de la fiction tels qu'ont pu l'analyser des spécialistes de la théorie littéraire, sur le statut des objets imaginaires qu'elle construit, sur les mécanismes cognitifs qui autorisent les déplacements d'un monde à l'autre, sur la manière, enfin, dont la fiction peut produire du social. Cette réflexion sera enfin appliquée à la science-fiction.

1. La théorie littéraire et les mondes possibles

Ce n'est que tout récemment que les spécialistes de la théorie littéraire se sont intéressés à la fiction. Jusqu'alors leur attention était plus centrée sur le contenu des oeuvres, sur le texte. On y a vu l'expression d'une personnalité (utilisation de la psychanalyse pour cerner une personnalité, comme a fait Sartre avec Baudelaire et Flaubert), d'un milieu, d'une époque, d'une classe sociale (analyse marxiste), une production, un texte au milieu de mille autres textes, brouillons de l'auteur, textes qu'il a utilisés comme support... (travaux des généticiens, de l'équipe de l'ITEM), un système à l'image de la langue (structuralistes, Brémond, Todorov, Barthes), un objet sociologique qui prend son sens dans la lecture (théoriciens de la réception, Hans-Robert Jauss). Dans chacune de ces approches, l'analyste emprunte ses outils à une autre discipline : psychanalyse, histoire des textes, linguistique, sociologie... Aucune, sinon peut-être la dernière, ne permet d'analyser l'impact de la fiction sur nos affects, nos pensées et nos comportements. Il en va tout autrement avec les théories de la fiction qui se sont développées ces vingt dernières années autour, notamment, des travaux de Jean-Marie Schaeffer et des théoriciens qui s'inspirent de la logique modale des mondes possibles : Thomas Pavel, Ruth Ronen, Lubomir Dolezel, Marie-Laure Ryan.

Ces auteurs, que l'on retrouve surtout aux Etats-Unis, même si la plupart d'entre eux sont d'origine européenne (Dolezel est tchèque, Pavel, roumain après un passage à Paris, Ryan, suisse), s'intéressent moins au créateur, au lecteur ou au texte qu'à la fiction, à la manière dont le texte, le récit cinématographique, la bande dessinée ou la représentation théâtrale représentent des mondes qui ne sont pas le monde réel sans en être cependant complètement détachés. Leur question est au fond la suivante : quels mécanismes cognitifs rendent l'univers du texte que nous lisons, celui de la série télévisée que nous regardons, présents à notre imagination.

Ce faisant, ils ouvrent le champ de leurs investigations bien au delà de la littérature, à tout ce qui est fiction et abandonnent la distinction, classique dans les études littéraires, entre culture de masse et culture savante : un roman de gare présente à leurs yeux autant d'intérêt que le chef-d'oeuvre de Proust. "Au lieu de se demander "en quoi la lecture de la littérature diffère-t-elle de la lecture du journal", on se pose la question : qu'est-ce qu'il y a de commun entre les mécanismes cognitifs mis en jeu dans la narration - qu'elle soit fictionnelle ou non - et la manière dont nous donnons un sens à notre expérience personnelle. Ou encore, qu'y a-t-il de commun entre la manière dont nous interprétons le comportement des personnages de roman et celui des humains que nous côtoyons dans la vie quotidienne ? Au lieu d'être considéré exclusivement comme un miroir qui reflète sa propre image, le texte littéraire devient une fenêtre qui nous permet d'observer un monde. Mon interprétation personnelle de la théorie des mondes possibles n'explique pas ce qu'il y a de commun entre la lecture de Proust et celle d'un sonnet de Mallarmé, mais elle a beaucoup à nous dire sur ce qu'il y a de commun entre la lecture de Proust et celle d'un thriller comme le Da Vinci Code" explique Marie-Laure Ryan.

Cette approche les amène également à renouer avec les interrogations traditionnelles sur l'art, avec les thèses d'Aristote qui écrivait dans sa Poétique : "Il est évident que l'oeuvre du poète n'est pas de dire ce qui est arrivé, mais ce qui aurait pu arriver, ce qui était possible selon la nécessité ou la vraisemblance. En effet, l'historien et le poète ne diffèrent pas en ce que l'un parle en vers et l'autre en prose... La vraie différence est que l'un dit ce qui est arrivé, l'autre ce qui aurait pu arriver. La poésie exprime en effet surtout le général et l'histoire le particulier. Le général est ce que tel ou tel, suivant son caractère, aura dit ou fait, selon la nécessité ou la vraisemblance; c'est le fond sur lequel la poésie met ensuite des noms propres. Le particulier, c'est ce qu'a fait Alcibiade, ou ce qu'on lui a fait." Au delà d'Aristote, ils retrouvent la réflexion des classiques sur le vraisemblable. On pense à ces deux vers de Boileau :

« Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable:

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable ».

Cette citation, bien connue des lycéens, renvoie, bien sûr, au combat que menaient l'auteur de l'Art poétique contre le merveilleux, le baroque, il s'agissait de retomber sur terre, mais elle rappelle aussi que le monde de la fiction n'est pas celui de la réalité : c'est, au sens propre, un autre monde, un monde qui obéit à d'autres règles. Ce faisant, Boileau définit ce que Leibnitz, son presque exact contemporain (Boileau, 1636-1711, Leibnitz, 1646-1716) appelait un monde possible.

2. Généalogie de la théorie des mondes possibles

La théorie des mondes possibles que Thomas Pavel et ses collègues ont récemment importée dans le monde des études littéraires a une longue histoire. Elle plonge dans la théologie médiévale qui s'interrogeait sur l'étendue de la puissance de Dieu (pouvait-il inventer des mondes possibles? l'exclure était pour ces théologiens, pour Duns Scott, par exemple, limiter sa puissance), mais c'est chez Leibnitz qu'on en trouve la première formulation systématique à l'époque moderne. Il la présente dans sa Théodicée. Un de ses personnages, Théodore, prêtre de Delphes imagine en rêve un Palais des destinées, une pyramide infinie d'appartements qui contiennent toutes les variantes possibles de la vie de son prince, Sextus Tarquinus. Au sommet de cette pyramide se trouve le meilleur des mondes possibles, le monde tel qu'il est. Cette formule a, on s'en souvient, suscité l'ironie de Voltaire qui la glisse dans la bouche de Pangloss. Ironie qui néglige l'argument central de Leibnitz qui repose sur le "principe d'une infinité de Mondes possibles représentés dans la région des vérités éternelles c'est à dire dans l'objet de l'Intelligence divine où il faut que tous les futurs conditionnels soient compris." Ce monde est le meilleur parce que Dieu, dans son infinie bonté et dans sa grande raison, ne pouvait choisir que le meilleur des mondes possibles.

Je ne suis pas sûr que cette approche par les mondes possibles s'applique à toute littérature ni même qu'elle soit toujours convaincante, mais elle paraît pertinente lorsqu'associée à des fictions qui visent explicitement à analyser, reproduire des mondes différents du notre : utopies, science-fiction, uchronies, récits de voyage, analyses ethnologiques, récits historiques... Dans tous ces genres, l'auteur tente, avec plus ou moins de succès, d'entraîner ses lecteurs dans des mondes éloignés de celui dans lequel ils vivent.

De manière significative, le texte dans lequel Leibnitz présente cette théorie des mondes possibles a toutes les caractéristiques d'une uchronie : "La Déesse Pallas parut à la porte environnée des rayons d'une majesté éblouissante. Elle

toucha le visage de Théodore d'un rameau d'olivier qu'elle tenait dans la main. Le voilà devenu capable de soutenir le divin éclat de la fille de Jupiter et de tout ce qu'elle lui devait montrer. Jupiter qui vous aime, lui dit elle, vous a recommandé à moi pour être instruit. Vous voyez ici le Palais des Destinées dont j'ai la garde. Il ya des représentations non seulement de ce qui arrive mais encore de tout ce qui est possible et Jupiter en ayant fait la revue avant le commencement du Monde existant a digéré les possibilités en Mondes et a fait le choix du meilleur de tous." Et un peu plus loin : "Je vous en montrerai où se trouvera non pas tout à fait le même Sextus que vous avez vu, cela ne se peut, il porte toujours avec lui ce qu'il sera, mais des Sextus approchants qui auront tout ce que vous connaissez déjà du véritable Sextus, mais non pas tout ce qui est déjà dans lui sans qu'on s'en aperçoive ni par conséquent tout ce qui lui arrivera encore. Vous trouverez dans un Monde un Sextus fort heureux et élevé, dans un autre un Sextus content d'un état médiocre, des Sextus de toute espèce et d'une infinité de façons." On est très proche de ces romans de science-fiction qui imaginent des mondes dans lesquels Hitler aurait gagné la guerre (comme dans *Le maître du Haut chateau* de Philip K.Dick), où le christianisme serait resté une secte mineure, dans lequel la machine à vapeur l'aurait emporté sur l'électricité.

3. Un détour par l'ontologie

J'ai longuement cité Leibnitz, père de cette théorie des mondes possibles, mais Thomas Pavel et ses collègues s'appuient moins sur ce philosophe que sur la logique modale de Saul Kripke qui poursuit et complète ces analyses. Cette logique leur permet en effet d'échapper à l'entendement divin (les mondes possibles n'y sont plus rangés) et leur apporte un concept puissant, l'accessibilité, qui définit les mondes possibles, ceux auxquels on peut accéder depuis un autre monde.

Ce thème du passage d'un monde à l'autre est, bien sûr, familier des lecteurs de la science-fiction puisque on retrouve souvent dans ce genre des récits de ce voyage qui peut se faire dans le temps, dans l'espace, dans la société, le genre... Pour que l'on puisse passer d'un monde à l'autre, il ne suffit pas d'un véhicule, il faut également que les mondes que l'on traverse aient des choses en commun. Et la première de ces choses est le respect d'un certain nombre de lois logiques. Cette notion permet de distinguer les mondes possibles des simples jeux de langage. Les poètes peuvent écrire des phrases impossibles, contradictoires, absurdes, ils le font régulièrement, c'est même l'un des plaisirs de leur lecture, mais ces phrases ne font pas un monde, ce sont des jeux de langage, ce qui est tout différent. On peut désigner, nommer des cercles carrés, écrire une phrase comme "des cercles carrés flottent entre deux nuages de béton", mais un monde peuplé de ce type d'objets est tout simplement impossible. On peut imaginer un monde dans lequel Sarah Palin aurait été élue présidente des Etats-Unis, on peut même le décrire, le penser, on ne peut en imaginer un dans lequel les plus petits seraient les plus grands, les plus gros les plus maigres, dans lequel $2+2 = 5$. Il est des vérités, à commencer par les vérités mathématiques, nécessaires au sens où l'entendent les logiciens : elles sont vraies dans tous les mondes. L'accessibilité, le passage d'un monde à l'autre est à ce prix.

Mais que veut dire "possible"? Les théologiens médiévaux ont souvent affirmé que l'on ne pouvait pas penser des objets imaginaires, tout simplement parce qu'ils n'ont pas été créés?

Pour Guillaume d'Auvergne, penseur du XIII^{ème} siècle, il ne faut pas confondre le possible et la chimère, on ne peut pas, dit-il, penser les objets imaginaires, le bouc-cerf, par exemple, car Dieu ne peut pas l'avoir créé. Formulation chrétienne du principe d'Aristote : "ce qu'est un bouc-cerf, impossible de le savoir." (Seconds Analytiques, 92-b)

S'en tenir à cette position n'est cependant pas satisfaisant, puisque cela reviendrait à s'interdire de penser des objets à venir. Comment pourrait-on construire une nouvelle machine à nulle autre pareille si l'on était incapable de la penser avant même de l'avoir conçue? On doit donc pouvoir penser des objets qui n'existent pas (pas encore). Ce qui ne veut pas dire que l'on doit croire en leur existence tant que celle-ci n'est pas avérée. On peut même faire une distinction entre les récits qui invitent à la croyance, comme les mythes, auxquels les Grecs, dit-on, croyaient, les contes sur le Père Noël que l'on raconte aux petits-enfants et les fictions auxquels personne ne croit. Ce qui n'interdit pas de les prendre au sérieux.

Imaginer des mondes possibles, penser notre monde.

Et pour cause. La relation que l'on entretient avec ces objets imaginaires, personnages de fiction, machines fantastiques... est complexe, ambiguë. On ne croit pas en leur existence, mais l'on peut éprouver pour eux de la sympathie ou, au contraire, de l'antipathie, s'inquiéter de leur avenir. C'est ce qui se produit lorsque nous nous immergeons dans une fiction, dans un livre, et que le monde actuel se glisse au second plan.

Jean-Marie Schaeffer montre bien les effets de cette immersion dans l'univers de la fiction : "alors qu'en situation "normale" l'activité imaginative accompagne l'attention intramondaine comme une sorte de bruit de fond, la relation s'inverse en situation d'immersion fictionnelle." (p.180) Ce qu'il illustre d'un exemple tiré d'une séance de cinéma. Le spectateur pris dans le film n'entend plus le bruit de la salle, ne voit plus les signaux lumineux ("Sortie") qui lui sautent aux yeux pendant les publicités qu'il ne regarde que d'un oeil. Cette immersion joue un rôle dans la réception de l'oeuvre. Elle donne aux objets

imaginaires une sorte d'existence virtuelle : nous savons bien qu'ils n'existent pas, mais ils ressemblent à des objets que nous connaissons ou à des objets qui seraient susceptibles d'exister. D'où l'émotion, l'attachement que nous pouvons éventuellement éprouver pour les uns ou les autres.

Ces objets imaginaires sont le plus souvent incomplets. Quelle est la couleur des yeux de Julien Sorel? Stendhal ne nous le dit pas et nous avons aucun moyen de le savoir. Mais peu importe. Ces fictions ne visent pas à reconstituer, à photographier notre monde. A quoi bon? Elles sont un moyen de l'explorer, de penser ce qu'il est, a été, aurait pu être ou pourrait devenir.

C'est dans l'usage que les philosophes font de la fiction que cet emploi apparaît le plus nettement. A l'inverse de ce que l'on pourrait croire, ce n'est pas rare. La caverne de Platon, le malin génie de Descartes, le garçon de café de Jean-Paul Sartre, les expériences de pensée de John Searle qui imagine un ordinateur capable de simuler la compréhension du chinois (in *Du cerveau au savoir*), le rêve de Théodore dans la *Théodicée* de Leibnitz sont autant d'exemples de fictions utilisées à des fins philosophiques.

Les fictions des philosophes ne ressemblent, bien sûr, que de très loin à celles des romanciers. Elles n'émeuvent guère, mais elles révèlent un trait commun à toutes : elles permettent de construire ce que les chirurgiens appellent un champ opératoire, de penser le monde de l'extérieur, d'en faire une miniature que l'on peut manipuler comme une maquette. Méthode que justifie le logicien polonais Jan Lukasiewicz dans son analyse du principe de contradiction chez Aristote avant d'en donner un exemple saisissant en imaginant un monde dont les membres considèrent comme vrai chaque jugement négatif : "Personne, que je sache, n'a jusqu'à présent créé de fiction en logique. Et pourtant la fiction est le moyen scientifique le plus approprié pour illustrer l'importance des lois, des causes ou des propriétés des objets analysés, puisqu'elle permet, par exemple, d'abolir certaines lois gouvernant tel ou tel ensemble de phénomène.

Nous pouvons alors détecter ce qui se passerait sans elles. Ainsi comprenons-nous clairement dans quelle mesure ces lois, momentanément abrégées, déterminent le cours des phénomènes." (Du principe de contradiction chez Aristote, p.130. Son objectif est de montrer que le principe de contradiction est inutile). La fiction est au philosophe ce que l'expérience est au scientifique. Elle lui donne la possibilité de construire son propre objet, d'abolir certaines lois pour mieux en comprendre d'autres.

Il arrive aussi que les romanciers pratiquent de même et utilisent ces mondes possibles comme un terrain d'expérimentation pour construire des objets insolites (une voiture qui vole comme on en voit dans tant de récits de science-fiction), analyser des relations sociales dans des contextes inattendus (amitié entre hommes et machines, extra-terrestres, animaux devenus intelligents, entre machines...). Ce qui les amène à traiter de questions qui peuvent intéresser philosophes et sociologues. Lorsque dans un texte de 1963 (*Robots : machines or artificially created life*), Hilary Putnam se demande si les robots devraient avoir des droits civils ("should robots have civil rights?"), il traite, avec tous les outils conceptuels du philosophe spécialiste des rapports du corps et de l'esprit, une question qu'ont imaginée, avec leurs propres outils, plusieurs auteurs de science-fiction. Lorsque David Lewis publie en 1976 "The paradoxes of time travel" dans *The American philosophical quarterly*, article dans lequel il explique que les voyages dans le temps ne sont pas impossibles il ne fait pas autre chose. Les auteurs de science-fiction ont été particulièrement friands de ce type d'exploration, mais des romanciers plus traditionnels ont également nourri la réflexion des philosophes. L'intérêt que Gilles Deleuze, Vincent Descombes ou Maurice Merleau-Ponty ont porté à Proust, la richesse des commentaires que son oeuvre romanesque a suscités en témoigne abondamment.

4. La fiction et la mise à distance

Ces mondes possibles sont plus ou moins éloignés de notre monde. La distance varie selon les genres et les époques. Les auteurs réalistes, qui ont dominé le domaine romanesque aux 19^{ème} et 20^{ème} siècles, tentent de gommer la distance qui sépare leur récit, leurs personnages du monde réel. Ils peuvent aller, comme Michel Butor dans *La Modification*, jusqu'à donner des indications sur les horaires des trains qu'emprunte son personnage que le lecteur peut vérifier en consultant "l'édition du 2 octobre 1955, service d'hiver valable jusqu'au 2 juin 1956 inclus" de l'indicateur Chaix. Les auteurs d'utopie et de romans de science-fiction creusent cette distance en situant leurs récits dans le futur ou sur des planètes éloignées, ce qui leur donne l'occasion de rappeler le lien qui unit notre monde actuel à leur monde de fiction: c'est un voyage en bateau qui emmène le héros de Tomas More sur l'île d'Utopia, ce sont des catastrophes écologiques ou atomiques qui relient les mondes futurs des auteurs de science-fiction à notre monde. Les auteurs classiques ne faisaient pas autrement lorsqu'ils situaient leurs fictions dans le monde antique (Phèdre, Britannicus, Bérénice...), dans des pays étrangers (l'Espagne du *Cid*...) ou imaginaires (le pays du tendre de Madeleine Scudéry), ce qui leur a permis, si l'on en croit Thomas Pavel, de développer une réflexion morale, d'analyser les conflits moraux en les dégageant de toute l'épaisseur du social.

Racine souligne bien le rôle de cette mise à distance dans la seconde préface de *Bajazet* : "Les personnages tragiques doivent être regardés d'un autre œil que nous ne regardons d'ordinaire les personnages que nous avons vus de si près. On peut dire que le respect que l'on a pour les héros augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous, major e longinquo reverentia. L'éloigneraient des pays répare en quelque sorte la trop grande proximité des temps. Car le peuple ne met guère de différence entre ce qui est si j'ose ainsi parler à mille ans de lui et ce qui en est à mille lieues. C'est ce qui fait par exemple que les personnages turcs quelque modernes qu'ils soient ont de la

dignité sur notre théâtre. On les regarde de bonne heure comme anciens. Ce sont des mœurs et des coutumes toutes différentes. Nous avons si peu de commerce avec les princes et les autres personnes qui vivent dans le Serail que nous les considérons pour ainsi dire comme des gens qui vivent dans un autre siècle que le nôtre."

La mise à distance permet à l'auteur de détacher ses personnages des contingences réelles pour mieux isoler et mettre en évidence l'objet qu'il souhaite analyser, mettre en avant. En l'espèce : la maîtrise de soi, de ses passions et les dilemmes qu'elle pose. On se souvient, en effet, que dans cette pièce, Atalide qui aime Bajazet et en est aimée le convainc d'épouser Roxane, la favorite du Sultan pour mieux accéder au trône.

Cette distance, complète Racine, ajoute à la dignité des personnages et force le respect : "le respect que l'on a pour les héros augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous." Or, quel peut être le sens, le rôle de ce respect? Pourquoi, Racine souhaite-t-il que ses spectateurs éprouvent du respect à l'égard de ses personnages? Pour nous aider à concentrer notre attention, comme le suggère son allusion aux princes que l'on écoute avec plus d'attention que le commun des mortels? Sans doute. Mais en construisant des personnages que le spectateur est amené à respecter, l'auteur de tragédie introduit également une sorte de hiérarchie si l'on suit Furetière qui définit, dans son dictionnaire de 1690, le respect comme "déférence, honneur, soumission qu'on fait à son supérieur". Ce ne sont plus tout à fait des hommes (de fiction) comme les autres : ce sont des modèles type susceptibles d'entrer dans le répertoire des comportements possibles de chacun.

5. En finir avec la théorie du reflet

L'enseignement de la littérature et une conception scolaire des thèses aristotéliennes sur l'imitation imprégnée de marxisme nous ont donné l'habitude d'aller chercher dans les fictions un reflet des conditions sociales, des valeurs de la société dans laquelle vivait l'auteur. Mais pourquoi dans ce cas, mettre à distance les personnages? On dit souvent d'une oeuvre littéraire qu'elle est le produit d'une époque, il serait plus juste de dire qu'elle produit son époque. Lorsque Beaumarchais décrit des valets insolents, il ne se contente pas de témoigner de la désagrégation d'un monde, il contribue à en faire émerger un nouveau. Quand son Figaro du Barbier de Séville dit à son maître qui en rit, "Aux vertus qu'on exige dans un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets ?" il contribue à miner, dans l'esprit de ses spectateurs, hésitants, les valeurs d'une société aristocratique. S'il est, pour nous, évident qu'un valet vaut bien un maître, l'était-ce pour les Parisiens qui ont vu cette pièce au théâtre en 1775?

Lorsqu'il décrit et analyse dans sa tragédie la maîtrise de soi et des passions, Racine participe au processus de civilisation qu'a décrit Norbert Elias bien plus qu'il ne le révèle. Il en est un acteur. Ce n'est pas Atalide qui imite les contemporaines de Racine, ce sont, bien au contraire, ses contemporaines qui ont pu trouver dans son personnage un modèle susceptible de les guider dans leur vie. Comme le disait si bien Oscar Wilde dans le Déclin du mensonge, "la vie imite l'art, bien plus que l'art n'imité la vie". Mais comment?

En créant des mondes possibles, différents de notre monde, en les mettant à distance, sans cependant nous interdire de nous y immerger, la fiction agit sur notre propre monde. Parce que nous nous prenons au jeu, que nous éprouvons des émotions à la lecture, au spectacle, les objets imaginaires qu'elle invente acquièrent existence et réalité, ils deviennent partie prenante de notre propre réalité. Parce qu'ils sont éloignés, à distance, ils peuvent devenir des modèles, des types que l'on intègre dans notre vision du monde. L'immersion favorise

l'intégration dans notre champ d'action des traits ou des comportements empruntés à des mondes imaginaires.

6. Quand l'imaginaire produit du social

Dans son texte, Oscar Wilde fait allusion aux peintres préraphaélites. "Partout où l'on va, dit-il, soit à une exposition privée, soit dans un salon artistique on voit, ici, les yeux mystiques du rêve de Rosseti, la longue gorge d'ivoire, l'étrange mâchoire carrée, la flottante chevelure d'ambre qu'il aimait d'une telle ardeur, là la douce pureté de L'Escalier d'or, la bouche de fleurs et le charme languide du Laus Amoris (...) Et toujours il en fut ainsi. Un grand artiste invente un type et la Vie essaie de le copier, de le reproduire sous une forme populaire, comme un éditeur entreprenant." Ces peintres ont reconfiguré notre regard, nous ont appris à voir le monde autrement, à reconnaître ce que le peintre nous montre que l'on ne voyait pas auparavant. Un peu comme lorsque devant un paysage l'on se dit : "mais c'est un Courbet ou un Monet", ils nous donnent à voir ce qui était devant nos yeux et nous échappait, que nous ne savions pas désigner, isoler, apprécier. Mais il est bien d'autres manières pour la fiction d'agir.

Le monde possible peut devenir un modèle, un plan au sens où les architectes dessinent celui d'une maison avant de la construire. C'est ce qu'ont fait les utopistes lorsqu'ils ont essayé de fabriquer des sociétés ressemblant à celles qu'ils avaient imaginées. On pense à Cabot fondant en 1848 sur les bords de la rivière Rouge au Texas, une communauté basée sur les descriptions de la cité idéale qu'il avait imaginée quelques années plus tôt dans son Voyage en Icarie (communauté dont l'installation est décrite dans ce document). Cette influence peut jouer de manière plus subtile lorsque des réflexions ou projets développés dans la fiction nourrissent la réflexion dans d'autres domaines. Le cas de Charles Fourier est intéressant. Auteur de plusieurs utopies, il a inspiré de nombreux industriels et chefs d'entreprise du 19^e siècle. Certains, tel Elie de Montgolfier, ont transformé leurs établissements industriels suivant ses principes, d'autres, comme Leclaire, se sont autorisés de sa pensée pour "inventer" de nouveaux modes de management, d'autres, encore, ont tenté de créer de toutes pièces des phalanstères,

des communautés appliquant à la lettre ses principes. A travers toutes ces expériences, on voit comment une réflexion utopique sur l'association a permis de sortir du tout disciplinaire à la Bentham pour introduire dans les méthodes de management les concepts d'émulation, de réputation. Les idées de Fourier et celles d'autres socialistes utopistes ont nourri et inspiré le mouvement coopératif toujours vivant.

Les mondes possibles dessinés par un auteur peuvent également devenir une idéologie voire une religion. Ce fut le cas du positivisme d'Auguste Comte qui, inspiré des thèses de Saint-Simon (Auguste Comte en fut le secrétaire), a donné naissance à un culte. Dans le même ordre idée, c'est en écrivant des romans de science-fiction, que Ron Hubbard a développé ses idées sur la nature de l'homme et sa place dans l'univers qui sont aujourd'hui au centre des thèses de la scientologie : c'est dans *Astounding Science-fiction* qu'il a publié son premier texte sur la "dianétique", la méthode d'éveil spirituel que pratiquent les scientologues.

Les fictions peuvent également enrichir, transformer notre point de vue sur des pratiques existantes au sein du monde actuel. La pornographie en donne un bon exemple. On sait que la diffusion massive de matériaux pornographiques a modifié les comportements sexuels de la beaucoup en rendant plus acceptables, plus banales, des pratiques jugées hier encore perverses. La fiction a transformé la réalité en agissant sur ce que deux sociologues spécialistes de la sexualité, John H. Gagnon et Simon, ont appelé des scripts. "Pour que puisse se dérouler la séquence des pratiques composant un rapport sexuel il faut présupposer l'existence d'un script qui définit ce qui doit être fait avec telle ou telle personne dans telle ou telle circonstance ou tel ou tel moment et qui précise les sentiments et motivations appropriés la situation (l'horreur ou la joie, la colère ou la tendresse). En même temps le script informe sur ce qui constitue ou ne constitue pas une situation sexuelle et fournit des éléments qui rattachent la vie érotique à la vie sociale en général ainsi la connaissance des scripts d'âge - ce qu'est un adulte par rapport à un enfant oriente le choix du partenaire

sexuel dans le sens approprié. Les scripts ne sont pas seulement les propriétés cognitives d'acteurs isolés ils font nécessairement partie intégrante d'une structure sociale. Le script est la forme organisée de conventions mutuellement partagées qui permet deux acteurs ou plus de participer des actes complexes impliquant des rapports de dépendance mutuelle."¹. Ce qui est vrai de la sexualité peut sans doute l'être d'autres domaines.

1 « Les usages explicites et implicites de la perspective des scripts dans les recherches sur la sexualité, Actes de la recherche en sciences sociales », 1999.

7. Et la science-fiction?

Ces mondes possibles peuvent donc agir sur notre monde actuel de plusieurs manières. Ils nous permettent de penser ce qui ne l'a pas encore été, ils reconfigurent notre regard, nous donnent des modèles ou des plans à exécuter et enrichissent, enfin, le catalogue de scripts qui nous guident dans nos actions quotidiennes.

De tous les genres littéraires, la science fiction est sans doute celui qui illustre le mieux cette puissance de la fiction. Parce que certains de ses auteurs ont su anticiper les évolutions de notre monde (on pense aux romans de Jules Vernes), parce que beaucoup d'autres ont affiché leur volonté d'explorer nos futurs. Et, de fait, cette littérature est un formidable champ d'expérimentation de nos possibles.

Ce genre littéraire né au 19^{ème} siècle est devenu populaire au vingtième. Des centaines de nouvelles et romans ont alors été publiés dans des collections bon marché et ont connu un grand succès avant de périr à la fin du siècle dernier. Cette littérature a longtemps rêvé sur les prouesses que l'on peut attendre du progrès technique. On a pu voir les romans de Jules Vernes, qui nous présentaient un futur technologique exaltant, comme une contribution capitale à l'idéologie du progrès. Lus par des enfants et des jeunes adolescents, ils renforçaient leur croyance dans les vertus de la science et de la technique. Or, dans les années soixante, de nouveaux thèmes infiniment plus inquiétants se sont imposés :

- le danger des technologies qui peut prendre les formes les plus variées : machines qui entrent en lutte contre l'homme (comme dans *La Grande rivière du ciel* de Gregory Benford). Le thème du robot qui se révolte contre son créateur est ancien puisqu'on le trouve déjà chez Frankenstein. Il a été très fréquemment abordé dans la littérature de Science-Fiction des années 20. Ce qui est plus original dans la littérature publiée dans les années cinquante et, surtout soixante, est l'émergence d'une "mauvaise technologie" qui non contente de s'en prendre

aux hommes détruit leur environnement et milieu de vie et les force à s'enfoncer sous terre, à aller s'installer sur d'autres planètes.

- les risques de catastrophe écologique qui peuvent, eux aussi, prendre les formes les plus variées : tempêtes de vents qui détruisent la civilisation (Le vent de nulle part, Ballard, 1962), soleil qui brûle la terre (Sécheresse, Ballard, 1965), terre gelée (Le pays de la nuit, Hodgson, 1912)...

- les effets dévastateurs de la surpopulation (comme dans Soylent Green, livre de Harry Harrison de 1966 porté au cinéma par Richard Feischer en 1973).

Thèmes qui ont amené leurs auteurs à proposer des scénarios de survie dans ces mondes abimés. Ce sont ces scénarios que nous voudrions étudier.

Bibliographie

BARETS, S. 1994. *Le science-fictionnaire*. Denoël. coll. Présence du futur n° 549, avril 1994, 336 p.

C.L.A.M. La théorie des mondes possibles, un outil pour l'analyse littéraire, séminaire organisé par le CLAM en 2006.

Girard, B. « Fourier et les réformateurs », in *Une histoire des théories du management*. En ligne : <http://www.bernardgirard.com/Management/Essai.html>. Consulté pour la dernière fois le 20 juillet 2010.

LEIBNIZ, G-W. 2008. *Essais de théodicité*. Flammarion.

Lewis, D., 1976, "The Paradoxes of Time Travel". *American Philosophical Quarterly* no 13, pp. 145-152.

Lukasiewicz, J. 2000. *Du principe de contradiction chez Aristote*. Paris : L'éclat, 184p.

Putnam, H. 1975. "Robots: machines or artificially created life". In *Mind, Language and reality. Philosophical Papers 2*, Cambridge University Press.

Schaeffer, J-M. 1999. *Pourquoi la fiction?* Paris : Le seuil, 350p.

WILDE, O. 1986. *Le déclin du mensonge*. Bruxelles : Editions complexes, 91p.

II. Quel rôle pour la science-fiction dans un processus de production de la société?

Corinne Gendron

Introduction

Un projet de recherche visant à identifier des modèles de société post-écologiques à partir d'œuvres de science fiction requiert d'approfondir la notion d'imaginaire. Dans la foulée des idées mises de l'avant par Bernard Girard dans son texte intitulé *L'imaginaire, producteur de social*, nous avons dégagé deux axes de réflexion : l'imaginaire comme ingrédient d'une démarche de connaissance sociologique, et l'imaginaire comme élément de production du social.

1. L'objet imaginaire et l'intérêt de la fiction De quelle nature est l'objet imaginaire? Quel est son statut au sein des discours et des rapports sociaux? Quel rôle joue-t-il dans l'édification, le maintien et la transformation des institutions? L'impossible peut-il être pensé, commence par se demander Girard en reprenant à la fois les réflexions de Guillaume d'Auvergne et d'Aristote (Girard, p. 4). Ne serait-ce que parce qu'il faut pouvoir penser ce qui sera, Girard estime que l'objet imaginaire doit nécessairement pouvoir être pensé. Les avions en sont un bon exemple : une machine volante imaginaire devenue une réalité bien concrète. Dans cette perspective, penser une impossibilité donnée est déjà un premier pas pour la rendre possible; et de ce point de vue, toutes les impossibilités n'ont pas le même statut : certaines portent en elles le souhait d'être dépassées, pour pouvoir basculer dans le possible.

Comme le rappelle Girard (p. 4), la relation que l'on entretient avec les objets imaginaires est complexe et ambiguë. Il rapporte

les thèses de Jean-Marie Schaeffer sur l'existence virtuelle des objets imaginaires dans un contexte d' « immersion fictionnelle » qui, parce qu'ils ressemblent à des objets de nous connaissons ou à des objets qui seraient susceptibles d'exister, suscitent l'émotion ou l'attachement. En cela, ces objets imaginaires peuvent participer à une exploration de nous-mêmes et de nos affects. Mais l'idée de ressemblance cache peut-être davantage, au sens où l'objet imaginaire peut aussi concrétiser ou cristalliser une réalité psychologique bien présente, bien réelle mais inconsciente en tout ou en partie, et qu'il ne s'agit dès lors plus tant de ressemblance, mais bien de révélation d'une vérité, d'un réel bien présent.

Ceci ouvre notamment la réflexion au symbole et à son rapport au réel : pris dans un sens restreint, l'univers symbolique correspond à des chimères, mais lorsqu'entendu comme révélateur des dynamiques psychologiques, force est de constater qu'il n'y a pas plus réelle que la situation exposée dans un rêve par exemple, à condition de savoir la déchiffrer². Le réel n'est pas seulement composé d'éléments concrets; il ne faut pas confondre réel et tangible, dans la mesure où le réel est aussi constitué d'intangible, et que, peut-être, dans le cas des rêves à tous le moins, cet intangible se manifeste à travers des objets que l'on qualifie « d'imaginaire », la réalité de l'inconscient ayant son langage propre qui transcende la dichotomie possible/impossible.

Mais ce questionnement aussi fait resurgir le fait que la distinction entre le réel et la fiction est aussi une construction, notamment dans la narration comme à travers l'éducation, et que cette distinction a ses particularités dans la tradition occidentale; en effet, elle se décline différemment selon les cultures, comme le rapport sujet objet par exemple que traduit différentes configurations langagières.

Par ailleurs, l'objet imaginaire peut être investi de l'ambition explicite d'explorer une hypothèse ou une question. Girard

² Aeppli E. 1986. *Les Rêves et leur interprétation*, Éditions Payot, 1986

évoque la fonction de la fiction en philosophie, qui devient un moyen d'explorer, de penser ce qu'est le monde, ce qu'il a été, aurait pu être ou pourrait devenir : « Les fictions des philosophes ne ressemblent, bien sur, que de très loin à celles des romanciers. Elles n'émeuvent guère, mais elles révèlent un train commun à toutes : elles permettent de construire ce que les chirurgiens appellent un champ opératoire, de penser le monde de l'extérieur, d'en faire une miniature que l'on peut manipuler comme une maquette³. Dans cet esprit, comme l'explique Girard, la science-fiction souhaite explorer nos futurs, et à ce titre, se révèle « un formidable champ d'expérimentation de nos possibles » (Girard, p. 8). Et c'est notamment sous cet angle que la fiction vient s'articuler avec la connaissance.

Les théories de la fiction qui se sont développées ces vingt dernières années⁴ s'intéressent à comment la fiction représente des mondes qui ne sont pas le monde réel sans en être cependant totalement détachés (Girard, p. 2). Ce faisant, elles abandonnent la distinction, nous explique Girard, entre culture de masse et culture savante pour se concentrer sur la fiction comme fenêtre sur un monde possible, d'où le libellé « théorie des mondes possibles ».

Quel est l'intérêt de ces mondes possibles ? S'agit-il de mieux comprendre, en mettant en évidence ce en quoi ils s'y opposent, certains éléments du réel ? Est-ce une manière de poser des questions en évitant d'interpeller l'ordre établi, comme dans *Les lettres persanes* de Montesquieu ?⁵ Ou d'évoquer la variabilité

³ Ricoeur ira même jusqu'à parler d'une vérité éthique présente dans les romans, la littérature étant : « un vaste laboratoire où sont essayés des estimations, des évaluations, des jugements d'approbation et de condamnation par quoi la narrativité sert de propédeutique à l'éthique » (Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, p. 139, cité par Barrère et Martuccelli, 2009, p. 349).

⁴ Travaux de Jean-Marie Schaeffer et des théoriciens qui s'inspirent de la logique modale des mondes possibles : Thomas Pavel, Ruth Ronen, Lubomir Dolezel, Marie-Laure Ryan (Girard, p. 2). Voir annexe.

⁵ À travers une mise à distance qui permet « de développer une réflexion morale, d'analyser les conflits moraux en les dégageant de

ou la contingence de règles perçues comme immuables et nécessaires ? Ou même tout simplement de mettre l'accent sur une réalité en la dégageant du « bruit », du quotidien encombrant dans laquelle elle se manifeste, bref en concentrant dans une intrigue la problématique à l'étude, en suggérant des « modèles types susceptibles d'entrer dans le répertoire des comportements possibles de chacun » (Girard, p. 6). Dans tous ces cas, il y a manifestement un travail sur les représentations sociales qui se voient questionnées, potentiellement même ébranlées par la description de mondes non seulement possibles, mais aussi de mondes impossibles serions-nous tentés d'ajouter. L'évocation d'un monde impossible peut faire basculer ce qui est perçu comme impossible dans le possible, clarifier le volet véritablement immuable de grands principes dont on met en évidence le caractère contingent, et enfin questionner le caractère essentiel ou naturel de lois dont on met en scène une ou plusieurs variabilités⁶. Bref, la fiction agit, croyons-nous, comme un principe d'ouverture de l'esprit, en rendant présent à la conscience des possibles qui demeurent impensés ou impensables, ce qui permet à chacun de se repositionner compte tenu de l'élargissement ainsi provoqué de son espace de référence, que ce soit dans un registre cognitif ou normatif⁷.

toute l'épaisseur du social » comme l'explique Girard (p. 6) en se référant aux travaux de Thomas Pavel.

⁶ Comme l'explique Jan Lukasiewicz que cite Girard (p. 5) : « (...) la fiction est le moyen scientifique le plus approprié pour illustrer l'importance des lois, des causes ou des propriétés des objets analysés, puisqu'elle permet, par exemple, d'abolir certaines lois gouvernant tel ou tel ensemble de phénomènes. Nous pouvons alors détecter ce qui se passerait sans elles. Ainsi comprenons-nous clairement dans quelle mesure ces lois, momentanément abrégées, déterminent le cours des phénomènes » (*Du principe de contradiction chez Aristote*, p. 130, cité par Girard, p. 5).

⁷ Le film *The invention of Lying* (Ricky Gervais, 2009) nous semble une bonne illustration de cette mécanique, alors que le scénario met en scène un monde sans mensonge et explore comment les rapports sociaux pourraient se structurer selon une telle hypothèse.

C'est ainsi que la fiction pose bon nombre de questions essentielles comme la responsabilité ou le corps comme objet et comme projet de vie prédéterminé. Dans le film *Intelligence artificielle* (Steven Spielberg, 2001), les humains créent des robots dotés de sentiments ce qui pose la question de la responsabilité vis-à-vis ces créatures aptes à l'attachement et à la souffrance, posée explicitement dès le début du film. Le film *Bienvenue à Gattaca* (Andrew Niccol, 1997) imagine un monde où la conception des enfants est soumise à un processus de manipulation génétique poussé où l'appareil médical minimise les tares et où les parents choisissent, selon leurs moyens, les talents et habiletés de leur progéniture. Ces œuvres construites sur le mode *Et si...* posent des questions que les avancées technologiques pourraient nous sommer de résoudre dans le futur, et transforment ce faisant notre regard sur les pratiques actuelles dont nous ne mesurons pas toujours les conséquences. Elles explorent ces *mondes possibles*.

Deux idéaux-types peuvent être mis en concurrence pour envisager « cet autre réel », qu'il soit possible ou impossible, mis en scène par la fiction. Le premier repose sur l'idée d'une fiction puisant dans l'infinité des possibles que Girard explique par une référence à la Théodicée de Leibnitz. Cet idéal-type s'oppose pensons-nous à celui de « l'autre trajectoire », notamment illustré par des romans comme *Le maître du Haut château* de Philip K. Dick que cite Girard. Ces deux idéaux-types renvoient à deux théories de la connaissance, i.e. celle de Laplace schématisée par un champ de l'inconnu que les nouvelles connaissances viennent progressivement remplir, et celle où le champ de l'inconnu n'est que déplacé par les nouvelles connaissances, chaque réponse entraînant toujours de nouvelles questions. Cette deuxième perspective rejoint les théories de *Path dependency* (trajectoires contingentes), et met en lumière comment la science-fiction rend visibles d'une part les choix de trajectoires effectués dans le passé et leurs conséquences ou les possibilités auxquelles ces choix ont donné lieu, les dimensions irréversibles de ces choix mais peut-être aussi, les possibilités restées ouvertes, et d'autre part les choix de trajectoires que

nous sommes en train de faire, ou qui seront à faire dans un avenir proche ainsi que les conséquences associées en termes d'ouverture et de fermeture de certains possibles. Cette logique de trajectoire sert notamment de trame au récit de *Fondation* d'Asimov, alors que la psychohistoire permet de découvrir les embranchements donnant lieu à deux scénarios possibles : celui de 30 000 ans de barbarie et celui de 1000 ans de barbarie avant que ne s'institue un nouvel empire galactique.

2. La fiction : à la fois objet et forme de connaissance

Cette exploration du réel et du possible que permet la fiction en fait un véritable outil de connaissance, et ce à deux niveaux. La fiction, et plus spécifiquement la science-fiction, peut être tout d'abord appréhendée comme objet de connaissance dans la mesure où elle révèle un pan de la réalité, donne à voir sa texture, bref peut faire office de reflet d'une société et à ce titre, se prêter à l'investigation des chercheurs. C'est la posture adoptée par Haver et Gyger dans leur ouvrage *De beaux lendemains?* qui propose des analyses non seulement littéraires mais aussi sociologiques, politiques, anthropologiques et historiques de la science-fiction afin de mieux comprendre les représentations sociales et leurs enjeux politiques⁸.

Les sociétés hypothétiques, qui sont au centre de la représentation du futur proposée par les œuvres d'anticipation, sont construites sur l'allégorie des craintes et des espoirs propres à leur époque de production. En libérant les auteurs d'« encombrements » spécifiques d'autres genres – qui sont pour la plupart liés à des exigences de mimétisme historique, social et politique – la science-fiction propose des sociétés extrêmes, façonnées par le manichéisme qui la caractérise souvent. Qu'elles soient idéales ou perverses, à haute technologie ou mystiques, égalitaires ou hiérarchisées, pacifiques ou conquérantes, ces sociétés inexistantes ne font pas autre chose que caricaturer et déformer la représentation de sociétés réelles. Pour débordante qu'elle soit, la fantaisie des auteurs du genre est en lien direct avec la représentation de la société dans laquelle ils vivent. Leurs œuvres sont autant de loupes – à la fois déformantes et grossissantes – pointées sur leur temps. C'est la raison pour laquelle la science-fiction peut facilement servir d'instrument de légitimation, comme de dénonciation. Si le cinéma nuance parfois le côté critique qu'on rencontre dans de

⁸ Haver G. et Gyger P. J. 2002. *De beaux lendemains ? Histoire, société et politique dans la science-fiction*. Lausanne : Éditions Antipodes, 213p.

nombreuses œuvres littéraires, il ne faut pas néanmoins réduire l'intérêt de l'analyse des films de SF à la seule recherche de l'idéologie dominante. Par sa caractéristique de produit de masse, le cinéma offre un avantage au chercheur : celui de contenir des contrastes et des contradictions au travers desquels s'expriment les enjeux centraux de la lutte pour la définition de la société (pp. 7-8).

Mais envisager la science-fiction exclusivement comme objet de connaissance semble réducteur, car comme nous l'avons illustré plus haut, on peut affirmer que la science-fiction, et l'imaginaire de façon plus générale, sont porteurs d'une certaine forme de savoir, ce que suggèrent à leur façon ces deux citations bien connues d'Albert Einstein :

L'imagination est plus importante que la connaissance. Car la connaissance est limitée, tandis que l'imagination englobe le monde entier, stimule le progrès, suscite l'évolution.

L'imagination est plus importante que le savoir, car si le savoir concerne tout ce qui existe, l'imagination concerne tout ce qui existera.

En fait, au lieu d'envisager la science-fiction et l'imaginaire dans une opposition avec la connaissance scientifique, il est possible et même souhaitable de dépasser l'opposition bachelardienne pour les appréhender comme une autre forme de connaissance⁹. Cet autre savoir tire notamment sa puissance d'une rupture avec le réel et de l'apport de l'imaginaire, comme l'expliquent Barrère et Martuccelli dans un récent ouvrage intitulé *Le roman comme*

⁹ Sur le débat quant au statut des connaissances « non-scientifiques » on peut lire : Bonfils, Béatrice. « Connaissance scientifique et connaissance profane : de la générativité paradigmatique de l'opinion ». In: *Revue française de science politique*, 40e année, n°3, 1990. pp. 382-391.

laboratoire. De la connaissance littéraire à l'imagination sociologique (2009) :

Du coup, « la reconnaissance en soi-même, par le lecteur, de ce que dit le livre est la preuve de la vérité de celui-ci » [Milan Kundera, *Le Rideau*, p. 114]. Si le roman ne dit pas le réel, il sait par contre rendre compte de l'existence, c'est-à-dire, au delà de ce qui s'est passé, de « tout ce que l'homme peut devenir, tout ce dont il est capable » [Milan Kundera, *L'art du roman*, p. 57]. Pour en rendre compte, il jouit d'une inestimable liberté, y compris celle de franchir la frontière du vraisemblable. (p. 340-341).

Mais l'intérêt de la démarche¹⁰ de Barrère et Martuccelli est non seulement qu'ils reconnaissent les formes non scientifiques de connaissance, empruntant à la fois aux propos de Bourdieu (1979) et de Barthes (1963), mais qu'ils proposent une articulation de ces deux formes de connaissance, plus spécifiquement la littérature et la sociologie, dans ce qu'ils appellent une herméneutique de l'invention (p. 337).

[L'herméneutique de l'invention] pose au préalable, comme une sorte de pari, l'idée d'une altérité familière entre les deux formes de connaissances – une attitude qui encourage, justement, le prolongement analytique qu'elle vise. Le roman serait un réservoir d'une connaissance particulière, qui ne serait pas forcément propositionnelle, mais de nature proprement pratique et entretenant un rapport direct « avec la question de savoir comment nous pouvons ou devons vivre » [Jacques Bouveresse,

¹⁰ Démarche qu'ils décrivent comme suit : « Le roman est un laboratoire. Le projet de ce livre est d'utiliser la connaissance romanesque à l'œuvre dans la fiction française contemporaine pour stimuler l'imagination sociologique. Il n'étudie donc ni la société française à partir du roman, ni vraiment le roman à partir de la sociologie. C'est pourquoi il se pourrait bien, à vrai dire, qu'il réussisse à contrarier à la fois les amateurs des belles-lettres et les gardiens du Temple de l'orthodoxie sociologique. Mais il s'agit bien de penser, avec et grâce au roman, pour et par la sociologie, le monde qui est désormais le nôtre afin de mieux le comprendre » (2009, p. 7).

La connaissance de l'écrivain, Marseille, Agone, 2008, p. 63], une tâche qu'il explore grâce à la description sensible des personnages et des situations, mais aussi grâce au recours à des histoires inventées. Une connaissance nécessitant, cependant, pour être saisie en tant que source d'imagination, d'être appréhendée au travers d'une forme spécifique de lecture. (p. 342).

Or, cette lecture correspond à un travail exigeant qui puisse rendre audible et lisible la connaissance fondamentale dont l'art est le théâtre. Il s'agit de reconnaître donc que *le roman est porteur en lui-même d'une forme spécifique de connaissance*, mais qui peut rester, sans traduction, lettre morte. (p. 348). Il y aurait quelque chose comme une réserve de sens dans l'art, déjà là, et pourtant jamais entièrement là – une vérité qu'il faut apprendre à extraire de la gangue de la forme artistique elle-même. Pierre Macherey résume bien la tension présente dans une lecture de ce type : « L'interprète accomplit cette violence libératrice : il défait l'œuvre, pour pouvoir la refaire à l'image de son sens, lui faisant alors désigner directement ce dont elle était l'expression indirecte. Interpréter, c'est aussi traduire : dire dans les termes de l'évidence ce que contenait et retenait un langage obscur et incomplet » [Pierre Macherey, *Pour une théorie de la production littéraire*, Paris, Maspero, 1966, pp. 93-93] (p. 348).

À la fin de leur ouvrage, les auteurs insistent sur quatre éléments qui circonscrivent une démarche d'herméneutique de l'invention, qui nous semble pertinente dans le cadre du projet qui nous occupe.

En tout premier lieu, l'herméneutique de l'invention n'est possible qu'en postulant une altérité d'un type particulier entre la connaissance romanesque et la connaissance sociologique. Toute vision prônant, soit une rupture excessive, soit une fusion achevée empêche de mettre sur pied cette stratégie d'étude.

En deuxième lieu, le propre de cette démarche n'est pas d'établir une correspondance entre un contexte social (classe, type de société, biographie d'un écrivain, positions dans un champ...) et une œuvre afin de proposer une « interprétation » de cette dernière. L'herméneutique de l'invention, au contraire, s'efforce d'utiliser les œuvres romanesques pour produire de nouvelles catégories d'analyse sociologiques.

En troisième lieu, et par voie de conséquence, l'herméneutique de l'invention fait le pari de l'existence des connaissances pertinentes pour les sciences humaines et sociales dans les romans. Mais là où une herméneutique des profondeurs limite le travail d'interprétation à ce qui est toujours conçu comme une lecture des œuvres – exigeant alors des formes plus ou moins traditionnelles de justesse entre l'interprétation et l'œuvre –, l'herméneutique de l'invention est animée par une autre visée de vérité.

Enfin, l'herméneutique de l'invention à proprement parler n'existe que lorsqu'on assume que la connaissance pertinente pour les sciences humaines et sociales, et qui est présente dans les romans, se doit d'être retravaillée comme une stimulation pour l'imagination théorique. Elle exige ainsi de reconnaître un va-et-vient permanent entre interprétation et invention, et surtout d'accepter que la « vérité » atteinte soit jugée en fonction de l'ouverture analytique induite par les catégories obtenues et fabriquées (pp. 355-356).

Bref, la fiction peut instruire une démarche scientifique; plus précisément dans le cas qui nous occupe, l'herméneutique de l'invention explique l'intérêt de se pencher sur la science-fiction pour renouveler la pensée sociologique quant aux grands paramètres des sociétés post-écologiques. Mais la fiction agit aussi directement sur le monde en participant à la transformation des représentations sociales, comme nous l'avons suggéré plus tôt.

3. À propos de l'imaginaire comme élément de production du social

On peut avancer l'idée que *la fiction façonne notre vision du monde et des rapports sociaux* (Girard, p. 1). La question qui demeure est de savoir comment ce façonnement opère, comment la fiction peut agir sur le réel, si on admet qu'elle a bel et bien un impact sur lui :

En créant des mondes possibles, différents de notre monde, en les mettant à distance, sans cependant nous interdire de nous y immerger, la fiction agit sur notre propre monde. Parce que nous nous prenons au jeu, que nous éprouvons à la lecture, au spectacle, les objets imaginaires qu'elle invente y acquièrent existence et réalité, ils deviennent partie prenante de notre propre réalité. Parce qu'ils sont éloignés, à distance, ils peuvent devenir des modèles, des types que l'on intègre dans notre vision du monde. L'immersion favorise l'intégration dans notre champ d'actions des traits ou des comportements empruntés à des mondes imaginaires (Girard, p. 7).

Plusieurs idées se dégagent de cette citation si l'on souhaite risquer un premier ordonnancement des rapports entre fiction et réalité : l'évocation d'un monde possible à la fois distant mais assez réaliste pour qu'on puisse s'y raccrocher, et dans lequel, surtout, nous pouvons nous immerger; et l'impact émotionnel de cette évocation qui donne aux objets imaginaires existence et réalité, tout en nous transformant. Selon Girard, ces phénomènes induisent deux rapports : dans un premier, que l'on pourrait qualifier d'intellectuel, le monde possible est érigé en modèle et vient enrichir notre vision du monde; dans le second, davantage émotionnel, le monde possible nous transforme dans nos affects, et par conséquent dans nos comportements. Ainsi, sur un plan individuel et pour reprendre la terminologie des représentations sociales, la fiction jouerait à la fois sur le noyau central où résident les principes organisateurs, et sur les éléments périphériques; ou encore, en empruntant plutôt au

système bourdieusien, la fiction influencerait à la fois l'habitus primaire et l'habitus secondaire¹¹.

Girard esquisse quelques mécanismes par lesquels la fiction joue sur le réel, à travers tout d'abord notre perception de ce dernier, puis comme hypothèse de construction ou de reconstruction du monde, et enfin comme système symbolique. Il explique tout d'abord que la fiction transforme la perception du réel, en modifiant le cadre de référence ou en mettant en exergue certains traits de la réalité qui deviendront dès lors plus évidents, plus prégnants sous le regard (Girard, p. 7). Dans le même esprit, la fiction peut modifier notre attitude face au réel et même offrir de nouveaux cadres de comportements, comme l'illustre Girard en prenant appui sur l'impact de la production pornographique sur les comportements sexuels (p. 8)¹². La fiction peut aussi s'apparenter à un plan ou à un modèle en vue d'une construction ou d'une reconstruction du réel alors que des acteurs sociaux en position de choisir et d'instaurer des règles et des modes de fonctionnement puisent ces dernières dans la fiction. Enfin, la fiction peut s'ériger en système idéologique, voire en culte.

Mais pour passer à une réflexion sur l'imaginaire comme production de social, il faut explorer les différents modes

¹¹ La distinction entre connaissance intellectuelle et transformation des affects (qui mériterait d'être approfondie dans sa correspondance avec les distinctions noyau-périphérie de Abric et primaire-secondaire de Bourdieu), et leur impact différencié sur les changements de comportement est mise en lumière par Draetta (2003) qui s'inspire notamment de Abric (1989) et Flament (1989) quant à la thèse du noyau central des représentations sociales. Pour une discussion sur le concept de représentation sociale et celui de représentation collective durkheimien ou encore d'habitus primaire et secondaire bourdieusien, voir Gaffié (2005).

¹²Voir également les recherches de Blais et Lavigne <http://www.uqam.ca/entrevues/entrevue.php?id=749>.

d'interaction entre cet imaginaire et plus précisément dans le cas qui nous occupe, les récits de fiction à travers lesquels il se manifeste, et le processus de production de la société.

Ainsi, énoncer que la fiction puisse « façonner » notre vision du monde et des rapports sociaux suggère que nos représentations sociales puissent être élargies, enrichies, bousculées par les mondes et les systèmes sociaux mis en scène par les récits de fiction et la science-fiction plus particulièrement. On peut s'interroger sur la nature de ce processus, qui amène à penser du nouveau, et éventuellement de l'impensable : quelle est la part de « social » et de psychologie individuelle dans cette mécanique d'ouverture ou de déconstruction des idées reçues?

Or, la réflexion ne peut s'arrêter à ce stade, car il reste à s'interroger sur le passage entre la transformation de notre vision du monde et des rapports sociaux, bref, de nos représentations sociales ou à tout le moins d'une partie d'elles, peut-être aussi d'un questionnement du noyau organisateur de ces représentations dans la mesure où la fiction peut agir sur des registres émotionnels et fondamentaux¹³, et la production du social, ou l'impact de cette transformation sur le processus de production de la société pour reprendre la terminologie et le paradigme tourainien¹⁴. Où et comment, c'est-à-dire sur quelles dimensions et de quelle façon intervient la transformation représentationnelle dans le processus de production de la société?

Cette perspective requiert de préciser ce qu'on entend par social dans l'idée d'un imaginaire « producteur de social », et vraisemblablement de choisir un socle théorique à partir duquel le penser afin de circonscrire, d'orienter et de structurer notre réflexion.

¹³Voir note 10.

¹⁴Dans ce paradigme, les acteurs sociaux luttent pour définir l'orientation de la société, son grand projet, et le définissent à travers leurs luttes. C'est sur la base de ce grand projet, que Lipietz nomme paradigme sociétal, que sont pensées les institutions et leur fonctionnement et duquel celles-ci tirent leur légitimité.

Elle nécessite aussi de porter attention à l'échelle d'analyse pour se concentrer, selon la prescription durkheimienne, sur le social même si celui-ci peut se manifester à l'échelle de l'individu. Il faudra notamment décomposer, ou organiser les niveaux d'influence du récit de fiction de la psychologie individuelle aux institutions sociales. Dans ce projet, nous n'adopterons pas une perspective psychologique qui pourrait avoir sa pertinence dans un autre cadre, car c'est l'édification d'institutions sociales et d'une gouvernance post-écologiques qui nous intéressent, dans leur déclinaison économique, politique et au plan des rapports sociaux. Cela ne signifie pas par ailleurs que l'individu ne soit pas une unité d'analyse pertinente puisque le social s'observe aussi à cette échelle, comme nous l'enseigne l'école des représentations sociales (Jodelet, 1989 notamment).

Cette dimension de production du social invite à transcender l'idée d'une œuvre comme reflet d'une époque pour la penser à la fois comme reflet et comme productrice du social, à l'instar de la représentation sociale qui est le produit de rapports sociaux et d'un rapport au monde, tout en structurant ces rapports (Jodelet, 1989). C'est cette dimension de production de nouvelles règles, plutôt que reflet des règles actuelles, que Girard met en évidence en avançant l'idée qu'une œuvre « produit son époque » : par les échanges entre valet et maître, Beaumarchais « contribue à miner, dans l'esprit de ses téléspectateurs, hésitants, les valeurs d'une société aristocratiques », tandis que « Lorsqu'il décrit et analyse dans sa tragédie la maîtrise de soi et des passions, Racine participe au processus de civilisation qu'a décrit Norbert Elias bien plus qu'il ne le révèle » (Girard, p. 7). En fait, comme l'illustre très bien le documentaire *Le Futur au présent*, la fiction est à la fois reflet, questionnement et proposition des règles sociales : si la problématique des rapports de genre a été ignorée dans une première génération de films, elle a été questionnée, puis transcendée au point d'offrir des modèles à des femmes en quête d'émancipation. Ainsi la première femme

astronaute dit-elle avoir été inspirée par le personnage d'un film de science-fiction¹⁵.

Conclusion

Au terme de cette réflexion, nous concluons que deux démarches au minimum devront être approfondies dans le cadre de la recherche sur les modèles de sociétés post-écologiques issus de la science-fiction. La première est de nature méthodologique, et vise à étayer l'intérêt de se pencher sur la science-fiction pour alimenter une démarche proprement sociologique. À cet égard, l'herméneutique de l'invention semble une voie particulièrement prometteuse, puisqu'elle met en lien le savoir romanesque et la connaissance scientifique dans une dialectique qui vise à enrichir l'imaginaire sociologique, ce qui nous semble être précisément le défi posé par la compréhension des sociétés post-écologiques. La seconde démarche est proprement sociologique, et concerne une analyse plus approfondie du lien entre l'imaginaire et les représentations sociales et leurs transformations d'une part, et l'impact de ces représentations mouvantes sur l'évolution des institutions sociales, systèmes et modes de gouvernance d'autre part.

¹⁵ Swain P. et Lethbridge C.1998, c1997. *The sci-fi files*. Éditeur: New York : WinStar Home Entertainment, 200 minutes.

Bibliographie

ABRIC, J.-C. 1989. « L'étude expérimentale des représentations sociales », In: D. Jodelet (Ed.). *Les représentations sociales*, pp. 187-203

BARRÈRE A., MARTUCCELLI D. 2009. *Le roman comme laboratoire. De la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 2009, 373 p.,

BARTHE R. 1963. « histoire et littérature? », Sur Racine, Paris, Seuil, 1963. pp. 145-167

BONFILS, B. « Connaissance scientifique et connaissance profane : de la générativité paradigmatique de l'opinion ». In: *Revue française de science politique*, 40e année, n°3, 1990. pp. 382-391

BOURDIEU P. 1979. *La distinction*, Paris. Minuit

DRAETTA L., 2003, « Le décalage entre attitudes et comportements en matière de protection de l'environnement », In

GENDRON C., VAILLANCOURT J.-G. (dir.), *Développement durable et participation publique. De la contestation écologiste aux défis de la gouvernance*.

FLAMENT, C. 1989. « Structure et dynamique des représentations sociales ». In D. Jodelet. (Ed.), *Les représentations sociales*, pp. 204-219

GAFFIÉ B. 2005. « Confrontations des Représentations Sociales et construction de la réalité », *JIRSO - Volume 2, Numéro 1, août 2005* ISSN 1705-2513

GIRARD B.. 2009. *L'imaginaire, producteur de social*. Cahier de la CRSDD.

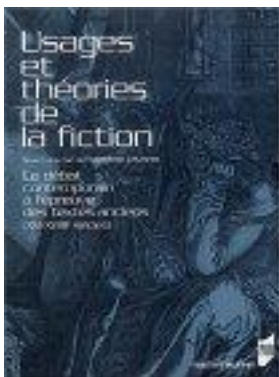
HAYER G. et GYGER P. J. (éd.) 2002. *De beaux lendemains? Histoire, société et politique dans la science-fiction*. 213 pages

JODELET D. 1989. *Les représentations sociales*, Paris: PUF

SWAIN P. et LETHBRIDGE C.1998, c1997. *The sci-fi files*.
Éditeur: New York : WinStar Home Entertainment, 200 minutes.

Annexes

<http://www.vox-poetica.org/entretiens/lavocat.html> consulté le 17 avril 2010



Usages et théories de la fiction. Le débat contemporain à l'épreuve des textes anciens (XVI-XVIIIe siècles). PUR, 2004.

Usages et théories de la fiction

Entretien avec Françoise Lavocat

Françoise Lavocat est professeur de littérature comparée à l'Université Paris 7 Denis Diderot et membre de l'Institut Universitaire de France. Elle a notamment publié *Arcadies malheureuses. Aux origines du roman moderne* (Champion, 1999), *Le syrinx au bûcher. Pan et les satyres à la Renaissance et à l'âge baroque* (Droz, 2004). Elle dirige le Centre de recherches comparatistes sur les littératures anciennes et modernes.

par Alexandre Prstojevic

A.P. *Usages et théories de la fiction*, dont vous êtes le

maître d'œuvre, regroupe les travaux de neuf de vos collaborateurs : Florence de Chalonge, Otto Pfersmann, Anne Duprat, Mathieu de La Gorce, Lise Wajeman, Ariane Bayle, Laurence Giavarini, Guiomar Hautcoeur, Jacques Dürrenmatt. Ils mettent la théorie contemporaine de la fiction à l'épreuve des œuvres publiées dans la période marquée par le passage de la société de la mémoire à celle de la culture (XVI^e - XVIII^e siècle). Comment avez-vous eu l'idée de cet ouvrage dont l'un des traits majeurs est, outre l'originalité évidente de l'approche choisie, une étonnante homogénéité des textes qui le composent?

F. L. L'unité du volume tient aux modalités du travail auquel il a abouti. Les collaborateurs ont participé, pendant deux ans (2002-2003) à un séminaire, dans le cadre du groupe de recherches C.L.A.M (centre de recherches comparatistes sur les périodes anciennes et modernes), à l'Université Paris 7-Denis-Diderot. Chaque contribution a été présentée oralement, discutée, puis à nouveau soumise à la discussion collective sous sa forme écrite. Nous sommes ainsi parvenus, non pas à une annulation des divergences (chaque approche à sa spécificité), mais à une véritable convergence de vues. Nous n'avons d'ailleurs pas retenu toutes les propositions, certaines d'entre elles nous paraissant trop éloignées de notre problématique et de notre méthode telles que nous les avons définies : 1) la confrontation de textes de la période moderne (XVI-XVIII^e s) et d'un corpus de textes théoriques contemporains donné ; 2) une réflexion sur la pertinence d'une historicisation de la notion de fiction ; 3) une définition de la fiction en termes de monde, d'univers, en axant le débat sur la notion d'immersion, sur la façon dont la fiction se pense et se représente elle-même, ou sur les usages de la fiction (en particulier comme outil de persuasion).

Nous avons associé ce travail à des discussions autour des ouvrages de Thomas Pavel (*Univers de la Fiction*, 1986, 1988 pour la version française), Dorrit Cohn (*Le propre de la fiction* 1999, 2001), et Jean-Marie Schaeffer (*Pourquoi la fiction*, 1999). Cette réflexion préliminaire nous a dotés de références communes, qui n'étaient pas *a priori* familières à tous les

chercheurs engagés dans ce projet, d'autant plus que certains de ces ouvrages étaient parus récemment.

Nous avons donc confronté nos objets, très divers, au même questionnement théorique, ce qui a infléchi durablement, pour la plupart d'entre nous, nos options et nos projets. Trois des collaborateurs de l'ouvrage (Ariane Bayle, Mathieu de la Gorce, Lise Wajeman), qui étaient à cette époque en train de rédiger leur thèse de doctorat, l'ont achevée en intégrant cette optique nouvelle : ce travail a ainsi modestement contribué à un renouvellement des recherches sur les seizième et dix-septième siècles, surtout dans le domaine comparatiste.

J'ai en outre sollicité les contributions de Florence de Chalonge et d'Otto Pfersmann (qui ne sont pas membres de ce centre de recherches), afin d'élargir le questionnement à une perspective interdisciplinaire. L'ambition était de fournir un état de la question sur le traitement de la notion de fiction en linguistique et en droit ; l'objectif, pour nous, était de mieux cerner le propre de la fiction littéraire (l'article d'Otto Pfersmann va dans cette direction, puisqu'il récusé toute similitude entre fiction littéraire et fiction juridique). Mon regret est de ne pas avoir plus largement ouvert notre travail à des spécialistes d'autres champs disciplinaires, en particulier la logique et les sciences cognitives. Mais cela se poursuit actuellement dans d'autres lieux, par exemple dans le cadre d'un groupement de centres de recherches (G.D.R) dirigé par Jean-Marie Schaeffer, dont le C.L.A.M est partie prenante.

A. P. Dans l'introduction, aussi bien que dans l'article « Fiction et paradoxes : les nouveaux mondes possibles à la Renaissance », vous constatez que le jeu est omniprésent dans les œuvres publiées entre le XVI^e et le XVIII^e siècle. Peut-on généraliser à partir de ce constat et voir dans la représentation du jeu dans la diégèse, une propriété constituante de la fiction au seuil de notre modernité ?

F. L. La présence du jeu est surtout repérable dans les univers pastoraux et picaresques. J'ai fait l'hypothèse que le jeu y avait une dimension métafictionnelle : il figure l'arrangement du hasard et de la nécessité propre à chaque univers fictionnel, et dans

certains cas, le type de relation qu'il entretient avec le lecteur et la tradition qui l'a précédé. Je ne crois pas que ce soit le cas dans les romans de chevalerie ou les grands romans héroïques comme *Persilès et Sigismonde* ou le *Polexandre*. Seule une étude plus systématique des éléments constitutifs des univers fictionnels à cette période (que j'ai en cours) permettrait de déterminer la place et le statut des jeux dans la fiction narrative, d'en dresser, peut-être, une typologie.

En revanche le jeu est bien une modalité essentielle du rapport à la fiction au dix-septième siècle. Les pseudonymes romanesques dans les sociétés galantes, les académies, les jeux de société, les déguisements (en particulier mythologiques et pastoraux), les ballets (tant que la cour y danse elle-même), les clefs, sont les formes que prend ce jeu opérateur d'immersion fictionnelle. Cette composante ludique du rapport à la fiction (déjà présente dans des tournois « littéraires », imitant explicitement les romans de la table ronde, dès le treizième siècle) est à mettre en relation avec un dispositif sémiotique fondé sur l'allégorie. Je pense que celui-ci se dissout à la fin du dix-septième siècle.

A. P. La proposition qui marque votre ouvrage est celle du rejet de la conception « narratocentrique de la fiction » défendue notamment par Dorrit Cohn. Pourriez-vous revenir, pour les besoins de cet entretien, sur les principales objections faites à la vision prônée par l'auteur de *Transparence intérieure* ?

F. L. La perspective de Dorrit Cohn, qui appartient à la tradition de la narratologie classique, diverge explicitement des théories contemporaines de la fiction. Dorrit Cohn elle-même s'en explique avec vigueur dans le premier chapitre du *Propre de la fiction*, intitulé, justement « Mise au point ».

Dorrit Cohn y récuse purement et simplement un usage du concept de fiction qui excéderait la définition de « texte littéraire, non référentiel et narratif ». Elle estime que l'usage actuel qui en est fait est source de confusion, et récuse toute approche interdisciplinaire, qu'elle soit philosophique, logique ou psychanalytique. Elle critique l'emploi qu'en fait Thomas Pavel

dans *Univers de la fiction*, où il est interchangeable, selon elle, avec le mot d' « imaginaire ». Il est clair que les questions que se pose justement Thomas Pavel dans ce livre (le statut ontologique des personnages de fiction, la valeur de vérité des énoncés fictionnels, la relation de la fiction avec ses univers de référence) ne sont pas pertinentes dans le cadre d'une réflexion qui entend se cantonner « à l'intérieur de frontières de la narratologie » (p. 168).

Le recouvrement de la notion de fiction par celle de récit empêche l'appréhension de la fiction en terme de « monde », qui convient parfaitement, par exemple, pour des univers comme ceux de la pastorale ou de la science-fiction. L'hypothèse théorique de la fiction comme monde suscite des outils d'exploration nouveaux ; Lubomir Dolez¹el, dans *Heterocosmica* (1998), examine les éléments constitutifs de ces mondes (« building blocks ») ; Richard Saint-Gelais^[1] s'intéresse à la capacité de ces mondes à en générer d'autres, et des personnages « transfictionnels » à passer de l'un à l'autre ; Marie-Laure Ryan étudie les relations d'accessibilité entre les mondes^[2].

Je ne partage pas non plus les vues de Dorrit Cohn sur la « non-référentialité de la fiction », bien qu'elle en propose dans *Le propre de la fiction* une conception très nuancée. Elle l'appelle d'ailleurs aussi « auto-référentialité » (notion que je récusé). Dans une conception que je reprends à mon compte d'après Marie-Laure Ryan, Dorrit Cohn développe aussi l'idée que « l'œuvre de citation crée elle-même, en se référant à lui, le monde auquel elle se réfère » (p. 29). Mais elle affirme aussi, ce qui relative énormément l'idée de non-référentialité, que le texte de fiction peut se rapporter au monde réel, extérieur à lui, quoique ce ne soit pas « obligatoire » (p. 31). Je pense qu'il faut accorder une attention beaucoup plus rigoureuse à la façon dont une œuvre « crée son univers de référence » (qui est justement l'univers de la fiction), réfère ou non au monde extérieur, si possible dans une perspective historique, en étudiant, par exemple, le fonctionnement de la référence allégorique.

Cependant, il ne s'agit pas non plus de faire table rase des apports de la narratologie. On y a recours, comme Lubomir Doležel et Marie-Laure Ryan, dès que l'on veut décrire la façon dont se construit un univers fictionnel. La distance par rapport aux thèses de Käte Hamburger ou de Dorrit Kohn vient plutôt de l'ouverture des théories contemporaines de la fiction à des questions négligées, voire barrées par la narratologie (la référence, le personnage, etc).

A. P. Dans plusieurs articles qui composent *Usages et théories de la fiction* revient - de façon explicite ou implicite - la question d'opérateurs de la fictionnalité. Existe-t-il des opérateurs universels ? Ne serait-il pas plus juste de prendre aussi en compte la date de rédaction de l'ouvrage et le contexte social dans lequel il apparaît ? Autrement dit, une « théorie de la lecture » pour ne pas dire une « historiographie de la lecture », ne constitue-t-elle pas l'autre et indispensable pôle des conceptions que votre ouvrage entend mettre à l'épreuve ?

F. L. La question des opérateurs de fictionnalité est complexe. Elle recouvre au moins deux problèmes.

Le premier, que je laisse aux logiciens, est de savoir si « il est fictionnel que » est un opérateur modal du même type que « il est possible que ». Cette hypothèse permet de résoudre de façon simple la question de la valeur de vérité des énoncés fictionnels, et de postuler que le monde fictionnel peut-être assimilé à un monde possible, et donc qu'on peut lui appliquer, dans une certaine mesure, des outils d'analyse inspirés de la logique des mondes possibles. Dans ce sens-là, l'opérateur de fictionnalité est universel et transhistorique.

Si en revanche on entend par opérateurs (comme je l'ai fait dans cet article), des embrayeurs de fictionnalité, comme le jeu, ou le paradoxe, il est évident que ceux-ci sont historiquement déterminés et ne fonctionnent que pour un certain type de textes. Je pense qu'il s'agit là d'un riche champ d'investigation, dans lequel il faut inclure la nomination des personnages, les paratextes fictionnalisants. Je travaille actuellement sur

l'hypothèse d'une résorption progressive de ces embrayeurs entre le seizième et le dix-septième siècle (à propos du paratexte que constituent les notes, l'article de Jacques Durrenmatt dans *Usages et Théories de la fiction* va dans ce sens)..

Dans cette perspective, la réception est prise en compte, y compris dans sa dimension historique et sociale, par exemple à travers les dispositifs qui enclenchent une attitude mimétique ludique. Je remarque cependant que si plus personne ne se déguise en Lancelot pour participer à un tournoi, les jeux vidéos et les grandes sagas féeriques actuelles génèrent quantité de pratiques ludiques d'immersion. En outre, dès que l'on s'interroge sur le statut d'un personnage fictionnel il est difficile de ne pas intégrer « la possibilité subjective » : une œuvre de fiction qui comporte des fantômes, des satyres et des sorcières n'a pas tout à fait le même statut si l'on considère que ces entités sont possibles dans la nature ou pas. Je fais même l'hypothèse que cette indécidabilité provisoire, dans un contexte historique donné, est particulièrement féconde pour l'émergence et le développement d'univers fictionnels nouveaux (cela s'applique peut-être à la science-fiction aujourd'hui).

Cependant, la compatibilité entre les théories de la lecture radicales (Stanley Fish, 1982[3] ; Saint-Gelais,1994[4]) et une approche plutôt fondée sur la logique analytique n'est pas assurée. Il ne saurait en effet être question, d'un point de vue logique, de considérer que le sens est produit par la lecture, et il n'est pas du tout équivalent qu'un objet ait un référent ou pas (Frege, 1879[5]). En outre, la prise en compte de la lecture implique des difficultés redoutables, surtout dans une perspective diachronique : il n'est pas très facile de cerner comment un lecteur, à une époque donnée, statue sur la qualité ontologique de telle entité fictionnelle. Par ailleurs, comme le signale Saint-Gelais, il n'est pas du tout certain que « les opérations lectorales » consistent à évaluer le statut logique des univers de fiction. Il s'agit plutôt de réglages complexes, de procédures mentales passant par des inférences : l'ingénieuse théorie d'Umberto Eco de la lecture « coopérative », d'interprétations ébauchées et écartées par le lecteur à chaque

« disjonction de probabilités » ne suffit pas à décrire ces opérations, surtout du point de vue des théories cognitivistes actuelles. Mais je ne suis pas sûre que celles-ci s'intéressent encore au texte ou à la façon dont est construit un univers fictionnel.

La voie, comme le suggère Thomas Pavel en 1986, consiste peut-être dans une conciliation de ces approches, en tout cas de quelques uns de leurs aspects. La plupart des auteurs du volume se sont interrogés sur les effets de la fiction, question qui a trait à la pragmatique, dans un contexte historique et culturel particulier (A. Bayle, L. Wajeman, M. de la Gorce, G. Hautcoeur, L. Giavarini...). Anne Duprat et Guiomar Hautcoeur montrent, l'une dans des écrits des poéticiens des XVI^e et XVII^e siècle, l'autre par une analyse comparée de Cervantès et de l'abbé Prévôt, comment les pouvoirs de la fiction sont d'abord associés « à un exercice particulier de l'imagination » avant de servir à « une expression du sujet » (p. 84), liée à la naissance d'une « psychologie du personnage » (p. 235). Selon Laurence Giavarini, le « non-lieu social et moral » de la fiction, tel qu'il est construit par l'écriture libertine, dit quelques aspects de la réalité sociale des auteurs au dix-septième siècle (p. 210). C'est dire que les enjeux liés à l'historicité et à la réception de la fiction n'ont pas été étrangers aux préoccupations de ce collectif. Cependant, il est vrai qu'en ce qui me concerne, je cherche actuellement plutôt des outils du côté des théories logico-sémantique que du côté de la pragmatique.

A. P. Il me semble que par leur objet et par leur approche, les études qui constituent ce volume posent de façon très productive la question du rapport entre la fiction et le genre. Pour reprendre la formulation de Dorrit Cohn : la fiction, est-elle une question de degré ou du genre ?

F. L. L'approche des œuvres en termes d'univers fictionnels (pouvant regrouper diverses œuvres singulières) me paraît particulièrement opératoire pour décrire la pastorale, l'utopie, la picaresque, pour lesquels la notion de genre me paraît peu pertinente. Mais il ne s'agit pas non plus de la récuser, ou de

l'écarter de l'analyse. J'ai en effet constaté que des univers fictionnels *a priori* très homogènes, comme la pastorale, était « meublés » de façon sensiblement différente selon qu'ils étaient construits par un roman ou une pièce de théâtre : les êtres féeriques et les créatures mythologiques y sont, exactement à la même époque, bien mieux accueillis sur la scène. L'analyse des modalités (aléthiques, déontiques, axiologiques, épistémiques) qui structurent un univers fictionnel me semble pouvoir rendre compte de plusieurs différences génériques : le roman, au début du dix-septième siècle, fabrique des monde plus rationnels que les pièces de théâtre ; les romans longs, qui expérimentent tous les possibles, ne sont pas, contrairement à la nouvelle, exemplaires.

La fictionnalité est à mes yeux une question de degré. Je me situe à cet égard tout à fait dans le camps des théories « intégrationnistes », pour reprendre la terminologie de Thomas Pavel, ou « digitales » pour reprendre celle de Marie Laure Ryan (1991)[6], qui postulent qu'il n'y a pas de frontières nettes entre la fiction et la non fiction, et qu'il existe beaucoup de textes hybrides, dont le statut, justement, change dans le temps. Je fais également l'hypothèse qu'un texte de fiction peut accueillir des êtres de statut ontologique hétérogène (par exemple des personnages fictionnels ou transfictionnels, des personnages historiques, des personnages à clefs, des êtres mythologiques etc), en ce qu'ils réfèrent à leurs univers de référence de façon différente. Cette perspective est contestée par ceux qui considèrent que le statut des entités, dans un univers fictionnel est homogène (comme Vincent Descombes[7]). Je travaille actuellement à formaliser des degrés de fictionnalité, notamment à partir des noms de personnages aux seizième et au dix-septième siècle.

A. P. De l'ensemble des travaux qui composent votre ouvrage, se dégage une agréable impression de débat. Débat interne, d'abord, propre à un travail d'équipe, mais aussi débat non moins vif avec Thomas Pavel, Dorrit Cohn et Jean-Marie Schaeffer dont les théories constituent une forme de réseau de références incontournables. Si votre

intérêt pour le travail de Thomas Pavel semble aller de soi et s'affiche plus ou moins ouvertement et si un doute constant quant aux propositions de Dorrit Cohn caractérise plusieurs contributions, les réflexions de Jean-Marie Schaeffer sont moins explicitement évoquées alors qu'elles irriguent de façon incontestable *Usages et théorie de la fiction*. Je souhaiterais vous interroger sur l'apport que son approche particulière (exposée notamment dans *Pourquoi la fiction ?*) développée à partir d'un corpus qui ne comprend pas forcément les œuvres écrites entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, peut apporter à la lecture de votre corpus ?

F. L. Il me semble difficile de dire que les thèses de Jean-Marie Schaeffer ne sont pas explicitement évoquées, alors que le dialogue avec *Pourquoi la fiction* s'engage dès l'avant-propos ! En outre, il n'est quasiment pas un article qui ne discute la notion d'« immersion fictionnelle » : Ariane Bayle, par exemple, propose de remplacer « immersion » par « contagion » pour certains textes comiques du seizième siècle. Lise Wajeman discute cette même notion, en l'opposant à la conception de la fiction qui se dégage de textes à visée religieuse au seizième siècle (la vérité, par la fiction, doit pénétrer le lecteur). Mathieu de la Gorce la confronte aux stratégies d'argumentation fictionnelles dans un pseudo-éloge particulièrement retors dans le cadre de la polémique religieuse de la même époque. La productivité théorique de ce concept ne fait aucun doute, même s'il est fortement retravaillé et nuancé à l'épreuve des textes anciens.

L'ouvrage de Jean-Marie Schaeffer a donc été le point de départ et le moteur de notre réflexion. Dans la mesure où il exclut explicitement une perspective historique, nous avons voulu penser l'articulation entre quelques unes de ses thèses et les corpus fictionnels qui nous étaient familiers. Nous nous sommes en particulier intéressés aux risques supposés, aux effets, à la valeur cognitive de la fiction, tels surtout qu'ils sont thématifiés dans les œuvres elles-mêmes.

A. P. Dans le cadre des activités du *Centre comparatiste d'études et de recherches pour les littératures anciennes et modernes* de l'Université Paris 7 - Denis Diderot, vous organisez, cette année, un séminaire consacré à la théorie des mondes possibles à laquelle vous avez consacré, d'ailleurs, une attention particulière dans *Usages et théorie de la fiction*. S'agit-il d'une poursuite du projet qui a donné *Usages et théories de la fiction* ou d'un changement plus substantiel d'axe de recherche ?

F. L. Il y a en effet un lien étroit entre ces différents projets, accompagné d'un approfondissement des concepts, dus à l'élargissement de notre réflexion et de notre connaissance des théories contemporaines de la fiction. La question de la possibilité d'univers impossibles (que je règle un peu trop rapidement dans *Usages et théories de la fiction*, p. 106), celle, absente, des modalités, ou de la référence sont désormais au cœur de mes préoccupations, comme, je crois, de celles d'Anne Duprat (qui avait déjà consacré sa thèse à l'émergence du concept de fiction chez les poéticiens du seizième siècle). Aussi ce travail se poursuit, d'une part, par un travail collectif, qui porte cette fois sur « Allégorie et Fiction ». L'équipe comprend toujours Ariane Bayle, Anne Duprat, Guiomar Hautcoeur, et Lise Wajeman et s'est agrégée de nouveaux collaborateurs. Nos réunions devraient aboutir à un ouvrage collectif dans deux ans.

Par ailleurs, le souhait de diffuser ces théories en France, en particulier auprès des étudiants, mais aussi de les mettre à l'épreuve en les confrontant aux textes (en privilégiant ceux des seizième et dix-septième siècles) m'a amenée à proposer un séminaire largement ouvert au public, intitulé : « La théorie des mondes possibles : un outil pour l'analyse littéraire ? » qui se déroule cette année à l'Université Paris 7-Denis Diderot. (www.diderot7.jussieu.fr/clam)

[1] «La fiction à travers l'intertexte: pour une théorie de la transfictionnalité», dans René Audet et Alexandre Gefen (dir.), *Frontières de la fiction*, Québec / Bordeaux, Nota bene, Presses

Universitaires de Bordeaux, 2002, p. 43-75.

[2] *Possible Worlds, Artificial Intelligence and Narrative Theory*. Indiana University Press, Bloomington, 1991.

[3] *Is there a text in This Class ?* Cambridge Mass., Harvard University Press, 1982.

[4] *Châteaux de pages, La fiction au risque de sa lecture*, éditions Hurtebise, coll Brèches, 1994.

[5] Frege, Gottlob : 1969 : *Nachgelassene Schriften* (1879-1925) ; *Écrits logiques et philosophiques*, Le Seuil, Paris, 1971.

[6] "Fontières de la Fiction, digitale ou analogique", in *Frontières de la fiction*, dir. Alexandre Gefen et René Audet, Nota bene, Presses Universitaire de Bordeaux, collection Fabula, 2001.

[7] *Grammaire d'objets en tous genres*, Les éditions de Minuit, Paris, 1983.

Le programme du séminaire *La théorie des mondes possibles : un outil pour l'analyse littéraire ?*

Jeu­di 10 Novem­bre 05 : Fran­çoise Lavocat (Univer­si­té Paris 7) : Intro­duc­tion « Typologies des textes litté­raires comme mondes pos­si­bles. Pan­o­rama critique » 8 Dé­cem­bre 05 : Richard Saint-Gelais (Univer­si­té Laval) : « Le monde des théories pos­si­bles: obser­va­tions sur les théories autochtones de la fiction » 15 Dé­cem­bre 05 : Alexandre Gefen (Univer­si­té de Neuchâtel) : « "On entre dans un mort comme dans un moulin" (Sartre) : les topologies réfé­ren­tielles des récits biographiques » 12 Jan­vier 06 : Christine Noille-Clauzade (Univer­si­té de Nantes): « Les mondes de la fiction au XVIIIe siècle: con­si­dé­ra­tions logiques sur de nouveaux styles de fictionnalité » . 19 Jan­vier 05 : Philippe Monneret (Univer­si­té de Bour­gogne) : « Les mondes pos­si­bles : une approche linguistique » 26 Jan­vier 06 : Marc Escola (Univer­si­té Paris IV) : « Mondes pos­si­bles et textes pos­si­bles » 9 Fé­vrier 06 : Sophie Rabau (Univer­si­té Paris III) : « Les mondes pos­si­bles

de la philologie classique : création d'univers fictionnels et lecture des textes antiques » 23 Février 06 : Marielle Macé (C.N.R.S.) : « Le "Total fabuleux" : l'engendrement d'univers fictionnels dans le discours » 9 Mars 06 : Anne Duprat (Université Paris IV) : « Des "espaces imaginaires" aux mondes possibles : pour une logique de la fiction classique » 23 Mars 06 : Jean-Marie Schaeffer (E.H.E.S.S.) : « Un univers proche est-il un autre monde ? » 6 Avril 06 Ruth Ronen (Université de Tel Aviv) : « Possible Worlds : Beyond the Truth Principle » 27 Avril : Thomas Pavel (Université de Chicago) : « Mondes possibles, normes et biens » 4 Mai 06 : Marie-Laure Ryan : « Des Mondes possibles aux univers parallèles » 18 Mai 06 : Marie-Luce Demonet (Université de Tours) : « Les "êtres de raison" possibles locataires de mondes à la Renaissance » 1 juin 06 : Lubomir Dolezel (Université de Toronto) : « Reversing the Past : Counterfactual Fictional and Historical Narratives »

Entretien publié le 1 janvier 2006

Liste des publications

Les cahiers de recherche sont disponibles gratuitement sur le site Internet de la Chaire (www.crsdd.uqam.ca). Une version papier des cahiers de recherche et plusieurs des livres peuvent être commandés aux prix indiqués à la Chaire en utilisant le bon de commande (disponible à la dernière page et sur le site Internet de la Chaire). Pour être tenu au courant des événements et nouveautés et pour recevoir le Bulletin Oeconomia Humana, faites-en la demande en envoyant un courriel à crsdd@uqam.ca.

Prenez note que les Cahiers de la Chaire ainsi que les archives du Bulletin Oeconomia Humana sont disponibles gratuitement sur le site de la Chaire au www.crsdd.uqam.ca. Les prix indiqués ci-dessous (en \$ canadien) correspondent à la version papier des documents.

1. Livres

Titre	Prix
Développement durable et responsabilité sociale Par C. Gendron, J-G. Vaillancourt et R. Audet. Édition des Presses Internationales Polytechnique, 2010, 284 p. ISBN 978-2-553	49CAN\$
L'évaluation des impacts sur l'environnement : Processus, acteurs et pratique pour un développement durable. 3^{ème} édition. Par P. André. C. E. Delisle et J-P Revéret Édition des Presses Internationales Polytechnique, 2010, 398 p. ISBN 978-2-553-01541-0	60CAN\$
Quel commerce équitable pour demain? Par C. Gendron, A. Palma Torres, V. Bisailon <i>et al.</i> Coédition Charles Léopold Mayer et Écosociété, 2009, 232 p. ISBN 978-2-923165-54-7	27,00CAN\$
Vers une nouvelle gouvernance d'entreprise? L'entreprise face à ses parties prenantes Par J. Igalens et S. Point Éditions Dunod, Collection Stratégies et Management, 2009, 224 p. (Pour commander, voir http://www.dunod.com/ ou votre libraire) ISBN 978-2-10-051868-5	25 Euros
Le partenariat en coopération internationale : Paradoxe ou compromis?, Par O. Navarro-Flores, Presses de l'Université du Québec, 2009, 252 p. ISBN 978-2-7605-2359-3	33,00CAN\$

<p>Repenser la gestion stratégique des ressources humaines à travers La responsabilité sociale de l'entreprise, Sous la direction de C. Gendron, J. Igalens, C. Bourion, et avec la collaboration de J. Cloutier Revue internationale de psychologie, Volume XIV, no 33, été 2008.</p>	35,00CAN\$
<p>Vous avez dit développement durable? Par Corinne Gendron Presses internationales Polytechniques, Montréal, 2007, 142 p. ISBN-10 : 2-553-01416-3 / ISBN-13 : 978-2-553-01416-1</p>	35,00CAN\$
<p>Environnement et sciences sociales, le défi de l'interdisciplinarité Sous la direction de Corinne Gendron et de Jean-Guy Vaillancourt Presses de l'Université Laval, 2007, 432 p. ISBN 978-2-7637-8468-7</p>	45,00CAN\$
<p>Le développement durable comme compromis. La modernisation écologique de l'économie à l'ère de la mondialisation Par Corinne Gendron Presses de l'Université du Québec, 2006, 284 p. ISBN 2-7605-1412-9</p>	37,00CAN\$
<p>Responsabilité sociale et environnementale de l'entreprise Sous la direction de Marie-France B.-Turcotte et Anne Salmon Presses de l'Université du Québec, 2005, 239 p. ISBN 2-7605-1375-0 (Pour commander, voir www.puq.ca ou votre libraire)</p>	33,00CAN\$
<p>Multi-Stakeholder Collaborative Processes, Regulation and Governance: Two Canadian Case Studies Par Marie-France Turcotte et Corinne Gendron. In I. Demirag (dir.), <i>Corporate Social Responsibility, Accountability and Governance: Global Perspectives</i>, Greenleaf Publishing, 2005, 378 p. ISBN 187471956X (Pour commander, voir www.greenleaf-publishing.com ou votre libraire)</p>	65\$US
<p>Dictionnaire de l'autre économie Sous la direction de Jean-Louis Laville et Antonio David Cattani Desclée de Brouwer, Jean-Louis, Paris, 564 p. ISBN 2-220-05534-5</p>	60,00CAN\$
<p>La gestion environnementale et la norme ISO 14001 Par Corinne Gendron, Presses de l'Université de Montréal, 2004, Montréal, 352 p. ISBN 2-7606-1809-9</p>	39,95CAN\$
<p>La voie citoyenne, pour renouveler le modèle québécois Sous la direction de Yvon Leclerc et Claude Béland Éditions Plurimédia, 2003, Montréal, 299 p. ISBN 2-9231-0800-0</p>	29,95CAN\$

<p>Développement durable et participation publique. De la contestation écologiste aux défis de la gouvernance. Sous la direction de Corinne Gendron et Jean-Guy Vaillancourt Presses de l'Université de Montréal, 2003, Montréal, 398 p. ISBN 2-7606-1813-7</p>	39,95CAN\$
<p>Stakeholders – Una forma de gobernabilidad de empresa. Análisis de un caso colombiano Par Amparo Jiménez Ediciones Uniandes, 2002, Bogota, 349 p. ISBN 9586950581 (Pour commander, voir votre libraire)</p>	20,00CAN\$
<p>Éthique et développement économique : le discours des dirigeants sur l'environnement Par Corinne Gendron Thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal, 2001, 480 p.</p>	32,50CAN\$
<p>La prise de décision par consensus: leçons d'un cas en environnement Par Marie-France Turcotte L'Harmattan, Coll. « Logiques sociales », 1997, 172 p. ISBN 2-89489-026-5 (Pour commander, voir votre libraire ou www.editions-harmattan.fr)</p>	14 Euros

2. Cahiers de la Chaire - Collection « Recherche »

No.	Titre	Prix
04-2009	Séminaire sur la production de rapports de développement durable et les lignes directrices de la Global Reporting Initiative Par C. Gendron, M.-A. Caron, M. Tirilly, 40 p.	8,00\$
03-2009	La participation des parties prenantes dans la réalisation des rapports de développement durable Par C. Gendron et C. André de la Porte, 40 p.	8,00\$
02-2009	ISO 26 000 : vers une définition socialement construite de la responsabilité sociale d'entreprise , par C. Gendron, 9 p.	
01-2009	L'entreprise comme vecteur du progrès social : la fin ou le début d'une époque? Par C. Gendron, 22 p.	8,00\$
06-2008	Faut-il se défaire de la responsabilité pour faire entrer la responsabilité sociale de l'entreprise en démocratie? Par M.-A. Caron, 29 p.	8,00\$
05-2008	Le talent du griot : un défi pour le manager hypermoderne Par J. Igalens, 23 p.	8,00\$

04-2008	La institucionalización del comercio justo: más allá de una forma degradada de la acción social Par C. Gendron, B. Véronique, A.I. Otero, 47 p.	8,00\$
03-2008	El comercio justo: un nuevo movimiento social económico en el corazón de otra globalización Par Corinne Gendron	8,00\$
02-2008	Enacting Ecological and Collaborative Rationality through Multi-Party Collaboration Par M.-F. Turcotte, S. Clegg et J. Marin, 44 p.	8,00\$
01-2008	Organizational change towards sustainable development : learning from a best-practice zoo Par A. Hodge, M.-F. Turcotte, D. Desbiens, 38 p.	8,00\$
18-2007	Bringing about changes in corporate social policy: How effective can be filing shareholder proposals? Par M. Rojas, B. M'Zali, M.-F. Turcotte et P. Merrigan, 76 p.	8,00\$
17-2007	Inspirer et canaliser les actions pour un véritable virage vers le développement durable Par C. Gendron, J.-P. Révéret, A. Rochette, V. Bisailon, F. Croteau, F. Décary-Gilardeau, M. El Abboubi, C. Hervieux, 107 p.	8,00\$
16-2007	Pour un développement responsable des ressources minières au Québec Par François Décary-Gilardeau, Ugo Lapointe et André Morin, 31 p.	8,00\$
15-2007	De produire plus à produire mieux Par François Décary-Gilardeau, Corinne Gendron et Véronique Bisailon, 57 p.	8,00\$
14-2007	Managing learning societally Par Marie-France B. Turcotte, Slavka Antonova et Stewart R. Clegg, 30 p.	8,00\$
13-2007	La relación entre responsabilidad social y desarrollo sustentable en las empresas financieras de economía social. Un análisis preliminar Par Corinne Gendron, 34 p.	8,00\$
12-2007	De la dependencia a las relaciones de partenariat: las relaciones interorganizacionales en la cooperación internacional Par Olga Navarro-Flores, 40 p.	8,00\$
11-2007	Cahier de recherche sur l'atelier international « Faire avancer la théorie de la RSE : un dialogue intercontinental » Par Gisèle Belem, Catherine Benoît, Kais Bouslah, Emmanuelle Champion, Jérôme Guy, Haykel Najlaoui et Ana Isabel Otero, 93 p.	8,00\$

10-2007	Rapport exploratoire de recherche sur les pratiques économiques de commerce équitable au Burkina Faso et Sénégal Par Jean-Frédéric Lemay, sous la direction de Favreau, L., 128 p.	8,00\$
09-2007	Commerce équitable : vers des chantiers de recherche ancrés dans la pratique, une revue transversale de la littérature Par Jean-Frédéric Lemay, 90 p.	8,00\$
08-2007	Coton équitable et développement durable au Mali : une étude exploratoire Par Youssouf Sanogo, sous la direction de Louis Favreau, 67 p.	8,00\$
07-2007	Equita d'Oxfam-Québec : les dix premières années (1996-2006) Par Luc K. Audebrand et Marie-Claire Malo, 61 p.	8,00\$
06-2007	Étude de cas de l'organisation de commerce équitable IDEAS Par Ana Isabel Otero, 75 p.	8,00\$
05-2007	Le commerce équitable comme innovation sociale et économique : monographie de Cooperative Coffees Par Chantal Hervieux, 86 p.	8,00\$
04-2007	Commerce équitable comme innovation sociale et économique : le cas d'une fédération d'organisations de producteurs de café au Chiapas au Mexique Par Véronique Bisailon, 95 p.	8,00\$
03-2007	Séminaire sur la production de rapports de développement durable et les lignes directrices de la Global Reporting Initiative - Compte rendu des travaux Par Marie-Andrée Caron et Corinne Gendron, 23 p.	8,00\$
02-2007	La stratégie de communication des entreprises en matière de développement durable comme co-construction entre experts, ONG et chercheurs - Phase I Par Marie-Andrée Caron et Corinne Gendron, 23 p.	8,00\$
01-2007	La certification forestière et les mouvements verts , par Corinne Gendron, Marie-France Turcotte et Marc-André LaFrance, 10 p.	8,00\$
20-2006	Proceedings of Workshop No. 248 "Internationalization of Labour Union Action in the Americas" January 27, 2005, World Social Forum, Porto Alegre, Brazil , par Emmanuelle Champion, 14 p.	8,00\$
18-2006	L'industrie minière malienne : la nécessité de la régulation et du renforcement des capacités Par Gisèle Belem, 9 p.	8,00\$

17-2006	Mémoire de la Chaire de responsabilité sociale et de développement durable déposé aux Tables rondes nationales sur la responsabilité sociale de l'entreprise Par Gisèle Belem, Emmanuelle Champion et Corinne Gendron, 11 p.	8,00\$
16-2006	Pratiques et stratégies des institutions financières en matière de divulgation d'information sur leur responsabilité sociale Par Andrée De Serres, Corinne Gendron et Lovasoa Ramboarisata, 170 p.	8,00\$
15-2006	2e Séminaire franco-qubécois de recherche sur la RSE, Recueil des textes à l'étude Sous la direction de M. Capron, C. Gendron et E. Loiselet, 92 p.	8,00\$
14-2006	Mouvements sociaux économiques et gouvernance : une nouvelle structuration du marché? Par Corinne Gendron et Marie-France Turcotte, 13 p.	8,00\$
13-2006	Recueil des résumés des textes à l'étude lors du séminaire méthodologique sur l'observation participante et journal ethnographique Par Véronique Bisailon, Ana Isabel Otero, Dorra Kallel, Manon Lacharité et Khalil Roukoz, 53 p.	8,00\$
12-2006	The Institutionalization of Fair Trade: More than a Degraded Form of Social Action Par Corinne Gendron, Véronique Bisailon et Ana Isabel Otero, 38 p.	8,00\$
11-2006	L'institutionnalisation du commerce équitable : au delà d'une forme dégradée de l'action sociale Par Corinne Gendron, Véronique Bisailon et Ana Isabel Otero, 42 p.	8,00\$
10-2006	Les rapports de responsabilité sociale et de développement durable des entreprises financières d'économie sociale. Une analyse préliminaire Par Corinne Gendron, 26 p.	8,00\$
09-2006	Codes d'éthique et Nouveaux mouvements sociaux économiques : la constitution d'un nouvel ordre de régulation à l'ère de la mondialisation Par Corinne Gendron, 41 p.	8,00\$
08-2006	Compte rendu de l'atelier no 248 Internationalisation de l'action syndicale dans le contexte des Amériques, le 27 janvier 2005, Forum Social Mondial, Porto Alegre, Brésil Par Emmanuelle Champion, 35 p.	8,00\$
07-2006	Recueil de textes hors colloque Nouveaux mouvements sociaux économiques et développement durable: les nouvelles mobilisations à l'ère de la mondialisation, ACFAS 2005, Chicoutimi Par Véronique Bisailon, Chantal Hervieux, Ana Isabel Otero Khalil Roukoz, 76 p.	8,00\$

06-2006	Síntesis de las actividades del Taller sobre Comercio Justo Par Véronique Bisaillon, Corinne Gendron, Marie-France Turcotte, 44 p.	8,00\$
05-2006	Fair Trade and the Solidarity Economy: the Challenges Ahead Summary of the Fair Trade Workshop's Activities Par Véronique Bisaillon, Corinne Gendron, Marie-France, 43 p.	8,00\$
04-2006	Synthèse des activités du Chantier Commerce équitable Par Véronique Bisaillon, Corinne Gendron et Marie-France Turcotte, 40 p.	8,00\$
03-2006	Commentaires sur le Code de déontologie des administrateurs agréés du Québec Par Jeanne Simard, Marc-André Morency, Alexandre Boivin, 95 p.	8,00\$
02-2006	Tchernobyl, 20 ans après : l'avenir d'une catastrophe Par Guillaume Grandazzi, 21 p.	8,00\$
01-2006	La Responsabilité Sociale des Entreprises, argument de régulation post-fordienne et/ou support de micro-régularités Par Pierre Bardelli, 36 p.	8,00\$
11-2005	Les 3 « C » de la performance sociale organisationnelle (PSO) Par François Labelle, 20 p.	8,00\$
10-2005	Mémoire de la Chaire de responsabilité sociale et de développement durable remis à la Commission des transports et de l'environnement dans le cadre des consultations particulières et des auditions publiques sur la Loi sur le développement durable (projet de loi n° 118) - Version révisée Par Corinne Gendron, Jean-Pierre Revéret, Gisèle Belem, Véronique Bisaillon, Patrick Laprise, Chantal Hervieux, 63 p.	8,00\$
09-2005	The ISO 26000 Social Responsibility Guidance Standard – Progress So Far Carried out by Dr. Kernaghan Webb, 8 p.	8,00\$
08-2005	L'analyse du cycle de vie comme outil de développement durable Par Gisèle Belem. Sous la direction de Jean-Pierre Revéret et Corinne Gendron, 54 p.	8,00\$
07-2005	Configuration des nouveaux mouvements sociaux : Résultats préliminaires Par René Audet, Marie-Hélène Blais, Marc-André Lafrance, Julie Maurais et Bouchra M'Zali. Sous la direction de Corinne Gendron et Marie-France Turcotte, 78 p.	8,00\$
06-2005	La responsabilité sociale d'entreprise dans la PME : option marginale ou enjeu vital ? Par Alain Lapointe et Corinne Gendron, 23 p.	8,00\$

05-2005	Les représentations de la responsabilité sociale des entreprises : un éclairage sociologique Par Emmanuelle Champion, Corinne Gendron et Alain Lapointe, 24 p.	8,00\$
04-2005	Enseigner la RSE : Des recettes utilitaristes à une réflexion critique sur l'entreprise comme institution sociale privée Par Alain Lapointe et Corinne Gendron, 21 p.	8,00\$
03-2005	Les codes d'éthique: de la déontologie à la responsabilité sociale Par Corinne Gendron, 33 p.	8,00\$
01-2005	La régulation sociale : un concept au centre du débat récurrent sur la place relative de l'acteur et du système dans l'organisation des rapports humains en société Par Expert Iconzi, 78 p.	8,00\$
04-2004	Análisis y posicionamiento del comercio justo y sus estrategias: una revisión de la literatura Par Ana Isabel Otero, 25 p.	8,00\$
03-2004	Les modèles comptables de développement durable comme modèle d'affaires pour une action mesurée Par Marie-Andrée Caron, 16 p.	8,00\$
02-2004	Le commerce équitable : un nouveau mouvement social économique au cœur d'une autre mondialisation. Cahier de recherche conjoint : Chaire de coopération Guy Bernier et Chaire de responsabilité sociale et de développement durable Par Corinne Gendron, 28 p.	8,00\$
01-2004	De la dépendance aux relations de partenariat: les relations interorganisationnelles dans la coopération internationale Par Olga Navarro-Flores, 31 p.	8,00\$
20-2003	Vers un nouveau partage des pouvoirs de régulation Par Alain Lapointe et Corinne Gendron, 12 p.	8,00\$
19-2003	The Regulatory Limits of Corporate Codes of Conduct Carried out by Alain Lapointe and Corinne Gendron, 11 p.	8,00\$
18-2003	Les limites de l'autorégulation par le biais de la responsabilité sociale volontaire Par Alain Lapointe, Emmanuelle Champion et Corinne Gendron, 14p.	8,00\$
17-2003	Corporate Social Responsibility tools. Synopsis for the attention of the CSR Workshop – Abridged version – Corporate Sociale Responsibility Workshop Carried out by Emmanuelle Champion and Corinne Gendron, 33 p.	8,00\$

16-2003	<p>La Responsabilité Sociale Corporative en débat et en pratique. Codes de conduite, normes et certifications. Chantier Responsabilité Sociale Corporative. Document synthèse en appui à la réflexion du Chantier RSE Par Emmanuelle Champion et Corinne Gendron, 64 p.</p>	8,00\$
15-2003	<p>La consommation comme mobilisation sociale : l'impact des nouveaux mouvements sociaux économiques dans la structure normative des industries Par Corinne Gendron, Marie-France Turcotte, René Audet, Stéphane de Bellefeuille, Marc-André Lafrance et Julie Maurais, 21 p.</p>	8,00\$
14-2003	<p>Commerce équitable, économie sociale et développement durable. Bibliographie commentée. Cahier de recherche conjoint : Chaire de Coopération Guy Bernier et Chaire Économie et Humanisme Par René Audet, Maude Bélanger, Alexandra Gilbert et Leslie Kulus. Sous la direction de Corinne Gendron et Olga Navaro-Flores. Réalisé avec la collaboration d'Équiterre, 54 p.</p>	8,00\$
13-2003	<p>De nouveaux foyers de régulation en concurrence dans la filière agroalimentaire : comment s'articulent les Labels, certifications et appellations d'origine avec le droit commercial de l'OMC? Par René Audet, 33 p.</p>	8,00\$
12-2003	<p>Codes de conduite et entreprise mondialisée : Quelles responsabilités sociales? Quelle régulation? Par Corinne Gendron, Alain Lapointe et Marie-France Turcotte, 33 p.</p>	8,00\$
11-2003	<p>Synthèse de la série annuelle de 2002-2003 sur l'éthique et la responsabilité sociale corporative Sous la direction de Corinne Gendron et Alain Lapointe, 80 p.</p>	8,00\$
08-2002	<p>L'action des nouveaux mouvements sociaux économiques et le potentiel régulateur de la certification dans le domaine forestier Par Corinne Gendron, Marie-France Turcotte, Marc-André Lafrance et Julie Maurais, 20 p.</p>	8,00\$
06-2002	<p>Changements dans la gestion stratégique et éthique du contexte socio-politique : un cas colombien Par Amparo Jiménez, 45 p.</p>	8,00\$
05-2002	<p>Le rôle du gouvernement québécois face la à responsabilisation sociale des entreprises Par Andrée De Serres et Michel Roux, 20 p.</p>	8,00\$
03-2002	<p>La « durabilité » selon Monsanto : Prémises d'une privatisation des problèmes environnementaux pour un renforcement politique de l'entreprise privée Par Emmanuelle Champion et Corinne Gendron, 21 p.</p>	8,00\$
02-2002	<p>De la responsabilité sociale et environnementale des entreprises aux défis des nouveaux mouvements sociaux économiques Par Marie-France Turcotte, 14 p.</p>	8,00\$

01-2002	Envisager la responsabilité sociale dans le cadre des réglementations portées par les Nouveaux mouvements sociaux économiques Par Corinne Gendron, 29 p.	8,00\$
ET0004	Le questionnement éthique et social de l'entreprise dans la littérature managériale Cahiers du Crises, 1999, commander sur http://www.crisis.uqam.ca/ Par Corinne Gendron, 74 p.	8,00\$

3. Collection « Thèses et mémoires »

No.	Titre	Prix
203-2009	Les enjeux de l'entrepreneurship social : le cas de Cooperative Coffees une entreprise de commerce équitable au Nord » Par C. Hervieux, 136 p	8,00\$
201-2009	L'impact financier de l'adoption d'un code de conduite dans l'industrie du textile et du vêtement Par M.-H. Blais, 109 p.	8,00\$
208-2007	Les inégalités nord/sud dans la régulation commerciale : Analyse critique des certifications de l'agriculture alternative Par R. Audet, 180 p.	8,00\$
207-2007	Impact de la certification forestière sur la performance financière des entreprises Par K. Bouslah, 113 p.	8,00\$
206-2007	Analyse du discours de Monsanto 1970-2002 : Les dimensions sociales et environnementales dans le renouvellement de la légitimité institutionnelle de l'entreprise transnationale Par E. Champion, 91 p.	8,00\$
205-2007	Le comportement d'achat du consommateur quant aux produits équitables : cas du café équitable Par D. Kallel, 157 p.	8,00\$
204-2007	Le potentiel de la certification à favoriser la mise en œuvre d'une foresterie durable Par M.-A. LaFrance, 138 p.	8,00\$
203-2007	Changement organisationnel vers le développement durable dans les petites et moyennes entreprises. Le cas d'un zoo. Par A. Hodge, 114 p.	8,00\$
202-2007	La viabilidad del trabajo decente en las zonas francas de Nicaragua Par Y. Molina Blandon, 164 p.	8,00\$

201-2007	Les relations de partenariat Nord-Sud : du paradoxe au compromis. Une approche institutionnaliste des relations entre ONG dans le secteur de la coopération internationale Par O. Navarro-Flores, 373 p.	8,00\$
----------	--	--------

4. Cahiers de la Chaire - Collection « Rapports de recherche »

No.	Titre	Prix
01-2003	Les fonds mutuels et les fonds des travailleurs socialement responsables au Canada Par Gisèle Belem et Kais Bouslah. Sous la direction de Corinne Gendron, 36 p.	8,00\$

5. Cahiers de la Chaire - Collection « Recueil de textes - Séminaires scientifiques »

Série 2005-2006, Gouvernance et légitimité

No.	Titre	Prix
RT-42-2006	Séminaire synthèse sur la gouvernance et légitimité Par Gisèle Belem, Emmanuelle Champion, Valérie Demers, Chantal Hervieux, Patrick Laprise et Lysiane Roch	8,00\$
RT-41-2006	Légitimité et gouvernance dans l'œuvre de Jon Pierre et Guy B.Peters, <i>Governance, politics and the state.</i> Par Gisèle Belem, Philippe Cantin et Lysiane Roch, Alain Lapointe (dir.)	8,00\$
RT-40-2006	Légitimité et gouvernance dans l'œuvre de Jacques Beauchemin. <i>La société des identités.</i> Par Julien Boucher, Emmanuelle Champion, Alice Friser, Caroline Mailloux, Alain Lapointe (dir.)	8,00\$
RT-39-2006	Légitimité et gouvernance dans l'œuvre de David Held, <i>Democracy and the global order.</i> Par Gisèle Belem, Julien Boucher, Alice Friser et Caroline Pomerleau, Alain Lapointe (dir.)	8,00\$
RT-38-2006	Légitimité et gouvernance dans l'œuvre de March et Olsen, <i>Democratic Governance, 1995</i> Par Julien Boucher, Alice Friser, Chantal Hervieux, Ana-Isabel Otero et Caroline Pomerleau, Alain Lapointe (dir.)	8,00\$

RT-37-2006	Légitimité et gouvernance dans l'œuvre de Beck, <i>La Société du risque : sur la voie d'une autre modernité et Pouvoir et contre-pouvoir à l'ère de la mondialisation</i> Par Karine Boulet Gaudreault, Caroline Mailloux, Emmanuelle Champion et Lysiane Roch, Alain Lapointe (dir.)	8,00\$
RT-36-2005	Légitimité et gouvernance dans les œuvres de Michel Foucault, <i>Sécurité, territoire, population. Cours au Collège de France. 1977-1978 et Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France. 1978-1979.</i> Par Valérie Demers, Alice Friser, Jérôme Guy, Perrine Lapiere et Ugo Lapointe, Corinne Gendron (dir.)	8,00\$
RT-35-2005	Légitimité et gouvernance dans l'œuvre de Ladrière et Gruson (<i>Éthique et gouvernabilité : un projet européen</i>) Par Alice Friser, Jérôme Guy, Caroline Mailloux, Valérie Demers et Lysiane Roch, Corinne Gendron (dir.)	8,00\$
RT-34-2005	Légitimité et gouvernance dans les œuvres de Jürgen Habermas (<i>Raison et légitimité et Droit et démocratie</i>) Par Guillaume Fleury, Ugo Lapointe, Lysiane Roch et Valérie Demers, Corinne Gendron (dir.)	8,00\$
RT-33-2005	Légitimité et gouvernance dans l'œuvre de Max Weber (<i>Économie et société</i>) Par Patrick Laprise, Valérie Demers, Lysiane Roch et Gisèle Belem, Corinne Gendron (dir.)	8,00\$

Série 2004-2005, Nouveaux mouvements sociaux économiques

No.	Titre	Prix
RT-32-2005	Séminaire synthèse Par Richard Allaire, René Audet, Véronique Bisaillon, Valérie Demers, Jean-Marie Lafortune, Patrick Laprise et Ana Isabel Otero, Corinne Gendron (dir.)	8,00\$
RT-31-2005	Consumérisme politique III : études de cas intégratives Par Patrick Laprise, Marc-André Lafrance, Julie Maurais, René Audet, Marie-Lou Ouellet, Marie-France Turcotte et Stéphane de Bellefeuille, Marie-Andrée Caron et Corinne Gendron (dir.)	8,00\$
RT-30-2005	Consumérisme politique I : du boycott au buycott Par Véronique Bisaillon, Marina Atsé, Chantal Hervieux, Ana Isabel Otero et Khalil Roukoz, Corinne Gendron (dir.)	8,00\$
RT-29-2005	Consumérisme politique II : certifications et labels – nouvelle structuration de l'industrie? Par Véronique Bisaillon, Philippe Cantin, Chantal Hervieux, Ana Isabel Otero et Khalil Roukoz, Alain Lapointe (dir.)	8,00\$

RT-28-2005	Finance responsable II : finance solidaire et monnaies sociales Par Kais Bouslah, Gisèle Belem, Philippe Cantin, Valérie Demers et Chantal Hervieux, Corinne Gendron (dir.)	8,00\$
RT-27-2005	Finance responsable I : tamisage et activisme actionnarial Par Gisèle Belem, Marina Atsé, Philippe Cantin, Ana Isabel Otero et Lysiane Roch, Marie-Andrée Caron (dir.)	8,00\$
RT-26-2004	Société civile et économie Par René Audet, Marie-Hélène Blais, Valérie Demers, Chantal Hervieux et Simon Perrault, Alain Lapointe (dir.)	8,00\$
RT-25-2004	Les nouveaux mouvements sociaux et leur évolution récente Par Marina Atsé, René Audet, François Labelle, Jean-Marie Lafortune, Patrick Laprise et Miguel Rojas, Marie-France Turcotte (dir.)	8,00\$
RT-24-2004	Les mouvements des travailleurs et ses évolutions récentes Par Gisèle Belem, Chantal Hervieux, René Audet, Emmanuelle Champion et Expert Iconzi, Marie-France Turcotte (dir.)	8,00\$
RT-23 - 2004	La mobilisation sociale et les mouvements sociaux Par Richard Allaire, Marina Atsé, René Audet et Gisèle Belem, Marie-Andrée Caron (dir.)	8,00\$

Série 2003-2004, Régulation

No.	Titre	Prix
RT-22-2004	Séminaire synthèse Par René Audet, Gisèle Belem, Véronique Bisailon, Marie-Hélène Blais, Marc-André Lafrance, Patrick Laprise, Julie Maurais, Marie-Lou Ouellet, Emmanuelle Sauriol et Minielle Tall, Corinne Gendron (dir.)	8,00\$
RT-21-2004	Vers une théorisation des régulations hybrides Par René Audet, Véronique Bisailon, Expert Iconzi, Marc-André Lafrance et Patrick Laprise, Corinne Gendron (directrice)	8,00\$
RT-20-2004	La société civile comme nouveau foyer de régulation ? Par René Audet, Marie-Hélène Blais, Julie Maurais et Marie-Lou Ouellet, Corinne Gendron (dir.)	8,00\$
RT-19-2004	Régulations et pratiques de la société civile Par René Audet, Marie-Hélène Blais, Stéphane de Bellefeuille, Kaïs Bouslah, Marc-André Lafrance, Julie Maurais et Marie-Lou Ouellet, Corinne Gendron et Marie-France Turcotte (dir.)	8,00\$

RT-18-2004	Les organisations économiques internationales : FMI, Banque Mondiale, OMC et Alena Par Gisèle Belem, Damien Bazin, Marie-Hélène Blais, Jean-François Gosselin, Chiraz Guedda, Patrick Laprise, Ana Isabel Otero, Maxime Rondeau, Corinne Gendron (dir.)	8,00\$
RT-17-2004	Le consumérisme politique et la régulation Par Emmanuelle Sauriol, Véronique Bisaillon, Marie-Hélène Blais, Kaïs Bouslah, Marc-André Lafrance, Julie Maurais, Marie-Lou Ouellet et Minielle Tall, Corinne Gendron (dir.)	8,00\$
RT-16-2003	La régulation marchande Par Gisèle Belem, Expert Iconzi, Marc-André Lafrance, Marie-Lou Ouellet et Minielle Tall, Corinne Gendron (dir.)	8,00\$
RT-15-2003	Le rôle de l'État dans la régulation: désuet ou indispensable? Par René Audet, Violaine Bonnassies, Julie Maurais, Maxime Rondeau et Judith Trudeau, Corinne Gendron (dir.)	8,00\$
RT-14-2003	L'acteur et le système au cœur de la régulation Par René Audet, Gisèle Belem, Minielle Tall et Judith Trudeau, Corinne Gendron (dir.)	8,00\$
RT-13-2003	Aux fondements de la régulation Par Gisèle Belem et Judith Trudeau, Corinne Gendron (dir.)	8,00\$

Série 2002-2003, L'éthique et la responsabilité sociale de l'entreprise

No.	Titre	Prix
RT-12-2003	Séminaire de clôture Par Par René Audet, Gisèle Belem, Emmanuelle Champion, Stéphane De Bellefeuille, Jennie Desrochers, Leslie Kulus, Marc-André Lafrance, Julie Maurais, Marie-Lou Ouellet, Anne Pétrin, Julie Saint-Pierre et Judith Trudeau, Corinne Gendron et Alain Lapointe (dir.)	8,00\$
RT-11-2003	Légitimité et responsabilité sociale de l'entreprise Par Anne Pétrin et Julie St-Pierre, Corinne Gendron (dir.)	8,00\$
RT-10-2003	Évaluation sociale et responsabilité sociale de l'entreprise Par Anne Pétrin et Julie St-Pierre, Corinne Gendron (dir.)	8,00\$
RT-09-2003	Initiatives canadiennes de responsabilité sociale corporative Par Emmanuelle Champion et Julie St-Pierre, Corinne Gendron (dir.)	8,00\$
RT-08-2003	Responsabilité sociale et déréglementation Par Gisèle Belem, Emmanuelle Champion et René Audet, Corinne Gendron (dir.)	8,00\$

RT-07-2003	Loi sur les régulations économiques et contexte en France Par Emmanuelle Champion, Leslie Kulus et Julie Maurais, Corinne Gendron (dir.)	8,00\$
RT-06-2003	Les parties prenantes et la gouvernance d'entreprise Par Manon Lacharité et François Labelle, Corinne Gendron (dir.)	8,00\$
RT-05-2002	Rapports RSE internationaux et supranationaux Par Emmanuelle Champion et Marc-André Lafrance, Corinne Gendron (dir.)	8,00\$
RT-04-2002	La citoyenneté corporative Par Manon Lacharité et Yves Blanchet, Corinne Gendron (dir.)	8,00\$
RT-03-2002	Codes de conduite et normes internationales Par Emmanuelle Champion et Stéphane de Bellefeuille, Corinne Gendron (dir.)	8,00\$
RT-02-2002	Perspectives sur l'entreprise et l'éthique. Réflexions à partir de l'ouvrage de Jérôme Ballet et Françoise de Bry « L'entreprise et l'éthique », Seuil 2001 Par Emmanuelle Champion et Manon D. Lacharité, Corinne Gendron (dir.)	8,00\$
RT-01-2002	Historique et fondements de la responsabilité sociale corporative Par Emmanuelle Champion et Manon Lacharité, Corinne Gendron (dir.)	8,00\$

6. Bulletins d'informations *Oeconomia Humana*

No.	Titre
Vol. 7, No 6	<p>Juillet-Août 2009</p> <p>Thèmes abordés : Analyse et compte-rendu des allocutions faites dans le cadre du Colloque « Pour la suite du monde » tenu à HEC-Montréal les 18 et 19 mai derniers. Compte-rendu de la Table ronde sur la coopération internationale et le développement durable et de l'allocution de Mme Olga Navarro-Flores, professeure à la Chaire, lors du lancement de son livre « Le partenariat en coopération international : Paradoxe ou compromis? ».</p>

Vol. 7, No 5	<p>Juin 2009</p> <p>Thèmes abordés : tour d'horizon du 5e congrès mondial d'Éducation Relative à l'Environnement (ERE) qui s'est tenu à Montréal du 10 au 14 mai, entrevue de Lucie Sauvé, comptes rendus de certains ateliers sur l'écologisation des institutions d'enseignement supérieur, l'éthique, la philosophie environnementale et les visions du monde, les relations entre écologie et économie, et un compte-rendu du « Forum politique : Les grandes organisations internationales en soutien à l'éducation relative à l'environnement ».</p>
Vol. 7, No 4	<p>Mai 2009</p> <p>Thèmes abordés : éditorial sur les mesures économiques incitatives, dites environnementales, des entreprises, compte rendu de l'atelier du 14 avril sur le « Global Reporting Initiative », présentation du REDD, annonce d'un nouveau programme en responsabilité sociale à l'UQÀM.</p>
Vol. 7, No 3	<p>Avril 2009</p> <p>Thèmes abordés: suite et fin des articles de la Conférence d'Agadir sur la RSE qui a eu lieu au Maroc les 26-28 février derniers. Les thématiques couvrent la gestion des ressources humaines, la légitimation et le discours, la reddition de comptes, la gouvernance et la finance, les perspectives écosystémiques et celles pour la recherche. S'ensuit un article sur la réparation des dommages, un compte-rendu du Débat public sur l'avenir de la société de consommation et un compte-rendu du discours de Maude Barlow portant sur l'eau et la santé.</p>
Vol. 7, No 2	<p>Mars 2009</p> <p>Thèmes abordés : les caisses de retraite et la finance responsable; résumés de 10 communications présentées à la Conférence sur la RSE qui s'est tenue à Agadir (Maroc) les 26-28 février : théorie et pratique de la RSE, liens RSE/consommation/parties prenantes, études de cas en Algérie et en Tunisie; compte-rendu de la conférence Unisféra.</p>
Vol. 7, No 1	<p>Février 2009</p> <p>Thèmes abordés : « la responsabilité » dans le discours inaugural de Barack Obama; la responsabilité sociale des entreprises et la gestion des ressources humaines (suite à la Table ronde organisée par la CRSDD en décembre dernier); la responsabilité sociale des entreprises et le développement international (suite au séminaire organisé autour du dernier livre de Michael Hopkins).</p>

7. Actes de colloque

No.	Titre
<p>Nouveaux mouvements sociaux économiques et développement durable: les nouvelles mobilisations à l'ère de la mondialisation Dans le cadre du 73ième Congrès de l'ACFAS (2005), organisé par Corinne Gendron, Denis Salles, Alain Lapointe, Marie-France Turcotte, Marie-Andrée Caron et Jean-Guy Vaillancourt</p>	25,00\$

<p>Finance responsable et monnaies sociales (pré-actes du colloque) Dans le cadre du colloque « Finance responsable et les monnaies sociales » (2003), organisé par la Chaire Économie et Humanisme et le Centre de recherche sur les innovations sociales dans l'économie sociale, les entreprises et les syndicats (CRISES)</p>	13,00\$
<p>Environnement et développement durable : pratiques individuelles et collectives Dans le cadre du 17e Congrès de l'AISFL, Tours, France, sous la direction de Corinne Gendron, Denis Salles et Jean-Guy Vaillancourt</p>	25,00\$
<p>Mondialisation et développement durable : environnement, acteurs sociaux et institutions au coeur de la gouvernance Dans le cadre du 72e Congrès de l'ACFAS, organisé par Jean-Pierre Réverêt, Corinne Gendron, Marie-France Turcotte, Alain Lapointe et Philippe Le Prestre, 2004.</p>	25,00\$
<p>La gouverne et les nouveaux mouvements sociaux économiques Dans le cadre du 71e Congrès de l'ACFAS, sous la direction de Marie-France Turcotte, Corinne Gendron et Alain Lapointe, 2003.</p>	25,00\$
<p>Environnement, individus et société : motivations, savoirs et décisions au coeur de la gouvernance environnementale Dans le cadre du 71e Congrès de l'ACFAS, sous la direction de Corinne Gendron et Jean-Guy Vaillancourt, 2003.</p>	25,00\$
<p>Sociologie, économie et environnement Dans le cadre du 70e Congrès de l'ACFAS, sous la direction de Corinne Gendron, Cécilia Claeys Mekdada et Jean-Guy Vaillancourt, 2002.</p>	25,00\$
<p>Coexistence humaine et développement durable Dans le cadre du congrès mondial, Montréal, 2002. Volume I, ISBN 2-922959-00-7, 2-922959-01-5 Volume II, ISBN 2-922959-00-7, 2-922959-02-3</p>	35,00\$
<p>Entreprise et développement durable, opérationnaliser le développement durable au sein de l'entreprise Dans le cadre du 63e Congrès de l'ACFAS, tenu le 26 mai 1995 à l'Université du Québec à Chicoutimi, Les Cahiers scientifiques 88.</p>	25,00\$

BON DE COMMANDE

Pour commander un titre apparaissant dans la liste ci-dessus, veuillez remplir le bon de commande et nous le faire parvenir avec votre paiement par chèque à l'ordre de « UQAM-Chaire de responsabilité sociale et développement durable ». Les prix sont sujets à changement.

TITRE DE LA PUBLICATION : _____

NUMERO DE LA PUBLICATION : _____

PRIX : _____

TPS (5,00%) : _____

FRAIS DE TRANSPORT : _____

Au Canada : 5\$ pour les livres et 3\$ pour les cahiers de recherche. Pour les livraisons hors du Canada, prévoir des frais additionnels (contactez le crsdd@uqam.ca)

TOTAL : _____

NOM : _____

PRENOM : _____

ADRESSE : _____

VILLE : _____

PROVINCE : _____

PAYS : _____

CODE POSTAL : _____

TELEPHONE : () _____

COURRIEL : _____

CHAIRE DE RESPONSABILITÉ SOCIALE ET DE DÉVELOPPEMENT DURABLE

École des sciences de la gestion,

Université du Québec à Montréal

Case postale 8888, succursale Centre-ville, Montréal (Québec) Canada H3C 3P8

www.crsdd.uqam.ca

Télécopieur : 514.987.3372

Pour toutes questions contactez-nous : crsdd@uqam.ca ou 514.987.3000 poste 6972.